

Les formes d'adresse dans une correspondance authentique  
du XIX<sup>e</sup> siècle

Mémoire de maîtrise  
Heidi Niemelä

Institut des études de langues,  
littérature et traduction  
Université de Tampere  
Langue française  
Septembre 2015

Tampereen yliopisto  
Ranskan kieli  
Kieli-, käännös- ja kirjallisuustieteiden yksikkö

NIEMELÄ, HEIDI: Les formes d'adresse dans une correspondance authentique  
du XIX<sup>e</sup> siècle  
Pro gradu –tutkielma, 60 sivua  
Syyskuu 2015

---

Pro gradu -tutkielmassani on tarkoituksena selvittää puhuttelusanojen käyttöä 1800-luvun ranskan kielessä. Puhuttelusanaja ovat puhuttelupronominit, joilla viitataan erityisesti sinuttelun ja teitittelyn käyttöön. Lisäksi puhuttelusanaja ovat esimerkiksi nimet, ammattinimikkeet, tittelit, hellittelymuodot tai sukulaisuussuhdetta ilmaisevat sanat. Puhuttelusanat muodostavat oleellisen osan puhujan kielellisestä kompetenssista. Niiden tehtävä ei ole ainoastaan viitata henkilöön, jota puhutellaan, vaan ne myös muodostavat suhteen puhujien välille ja ilmaisevat jotakin tästä puhuttelusuhteesta, joka keskusteluun osallistuvien välillä vallitsee.

Tutkielman teoreettinen viitekehys kiinnittyy puhuttelutermejä käsitteleviin teorioihin. Puhuttelutermien merkitystä puhuttelusuhteissa tutkin erityisesti Brown & Gilmanin (1960) ja Kerbrat-Orecchionin (1992) teorioiden avulla. Lisäksi esittelen teoriaosuudessa sitä, miten kirje ja kirjeen kirjoittaminen muuttui intiimimmäksi, henkilökohtaisemmaksi, ja miten erityisesti rakkauskirjeissä syntyy minäkuva. Teoriaosuudessa esittelen myös lyhyesti Ranskassa edeltävillä vuosisadoilla käytettyjen kirjeenkirjoitusoppaiden kehittymistä.

Tutkimusaineistona käytetään autenttista, kahden ranskalaisen rakastavaisen välistä, kirjeenvaihtoa 1800-luvulta. Aineisto sisältää 327 kirjettä, jotka rakastavaiset ovat kirjoittaneet toisilleen vuosien 1824-1849 aikana. Työssäni tarkastelen miten näiden 25 vuoden ajan rakastavaiset puhuttelevat toisiaan ja millaisia muutoksia puhuttelussa tapahtuu. Aineistosta poimituihin esimerkkeihin pohjautuva analyysiosuus on pääosin kvalitatiivinen ja deskriptiivinen, mutta analyysiosuudessa on käytetty jossain määrin myös kvantitatiivisia menetelmiä.

Lähtökohtainen hypoteesini oli että 1800-luvulla ranskan kielessä esiintyi vielä jossain määrin vaihtelua puhuttelupronominien käytössä, erityisesti kirjoitetussa kielessä. Vaihtelulla tässä tarkoitetaan sitä, että puhuja käyttää sekä sinuttelua että teitittelyä puhutellessaan samaa henkilöä. Puhuttelupronominien vaihtelu liittyy läheisesti erilaisten tunteiden ilmaukseen. Aineistosta poimitut esimerkit vahvistavat hypoteesia, sillä kirjeenvaihdon alussa vaihtelua esiintyy, mutta rakkaussuhteen vahvistuessa vakiintuu myös sinuttelun käyttö ja teitittelyn esiintyminen kirjeenvaihdossa vähenee. Teitittelyä kuitenkin esiintyy kirjeissä jossain määrin myöhemminkin.

Asiasanat: puhuttelusanat, puhuttelupronominit, sinuttelu/teitittely, puhuttelusuhte, kirje

## TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction .....	1
1.1. L'objectif et l'hypothèse du travail.....	2
1.2. La méthode .....	2
1.3. Le corpus et le plan du travail.....	3
2. Ecriture ordinaire.....	6
2.1. La définition de la lettre.....	6
2.2. La conversion de la lettre à l'intimité .....	7
2.3. La lettre d'amour de la correspondance authentique .....	8
2.3.1. L'image de soi et de l'autre dans une lettre d'amour .....	9
2.4. L'interaction dans la lettre d'amour.....	10
2.4.1. La situation.....	11
2.4.2. Le but.....	11
2.4.3. Le cadre normatif .....	12
3. Les manuels épistolaires.....	13
3.1. Les manuels épistolaires du XVII <sup>e</sup> siècle et Puget de La Serre .....	13
3.2. Les manuels épistolaires au XIX <sup>e</sup> siècle .....	15
4. Les formes d'adresse .....	18
4.1. La définition.....	18
4.2. L'évolution historique de l'usage des pronoms d'adresse.....	20
4.2.1. L'usage des pronoms d'adresse au XIX <sup>e</sup> siècle.....	22
4.3. Dimensions de la relation interpersonnelle.....	23
4.3.1. L'axe horizontal .....	23
4.3.1.1. La dimension de la solidarité de Brown et Gilman.....	23
4.3.1.2. La dimension de la distance vs familiarité de Kerbrat-Orecchioni.....	24
4.3.2. L'axe vertical.....	25
4.3.2.1. La dimension du pouvoir de Brown et Gilman .....	26
4.3.2.2. La relation verticale de Kerbrat-Orecchioni.....	26
5. L'analyse du corpus.....	28
5.1. Connaissances préliminaires du corpus .....	28
5.2. Présentation du corpus .....	29
5.3. Analyse qualitative du corpus.....	30

5.3.1. T et V réciproque.....	30
5.3.2. L'Alternance du V et T ou le passage du V au T .....	32
5.3.3. Passage du T au V .....	35
5.4. Les formes nominales d'adresse .....	38
5.4.1. Termes affectifs.....	41
5.4.2. Les prénoms .....	49
5.4.3. Monsieur, Madame.....	51
5.4.4. La position des formes nominales.....	53
6. Conclusion.....	55
Bibliographie .....	58

## 1. Introduction

Une des fonctions les plus importantes du langage est de transmettre des messages compréhensibles, mais ce n'est pas sa seule fonction. La langue est employée également pour définir la relation interpersonnelle qui prédomine entre les locuteurs. Dans une interaction chaque locuteur cherche à construire son identité par rapport à son interlocuteur ou ses interlocuteurs. Les termes d'adresse sont un moyen de définir la relation interpersonnelle. En choisissant le terme par lequel le locuteur s'adresse à son interlocuteur, il exprime en plus quelque chose sur la relation qu'il a avec lui.

Les formes d'adresse existent dans toutes les langues du monde, mais les systèmes d'adresse peuvent différer largement d'une langue à l'autre. Dans la langue française le système d'adresse consiste deux pronoms de la deuxième personne du singulier, le *tu* et le *vous* et un pronom de la deuxième personne du pluriel, le *vous*. Bien que dans la langue française il n'y ait que trois pronoms d'adresse, ce qui est relativement peu en comparaison de quelques autres langues comme, par exemple, le japonais, le système d'adresse française est pourtant assez complexe. L'usage approprié des formes d'adresse peut causer des problèmes aux natifs même, surtout lorsqu'ils rencontrent un inconnu pour la première fois, sans parler des difficultés auxquelles un étranger peut se heurter lorsqu'il doit essayer de choisir le pronom d'adresse approprié dans une interaction avec un natif.

L'usage des termes d'adresse est un sujet qui depuis longtemps intéressent les linguistes de toutes les langues. Il existe un certain nombre d'études où les linguistes ont étudié soit le phénomène des termes d'adresse dans une langue particulière, soit les différences entre deux ou plusieurs langues. De même, dans le français moderne, les pronoms d'adresse ont avant tout été assez amplement étudiés à l'aide, entre autres, de questionnaires, d'interviews et d'enregistrements de la langue parlée. Les corpus écrits ont été employés lorsque les chercheurs ont voulu étudier les emplois des termes d'adresse dans des conditions particulières, par exemple si l'on veut étudier l'emploi des termes dans les situations intimes, l'enregistrement n'est pas le bon choix. Les corpus écrits sont également souvent le seul moyen d'étudier les emplois langagiers des siècles précédents. Dans ce présent travail, notre corpus donne une possibilité d'étudier les termes d'adresse dans l'écriture privée, voire très intime.

## **1.1. L'objectif et l'hypothèse du travail**

Ce mémoire de maîtrise a pour objectif d'étudier l'emploi des formes d'adresse dans la langue française. Comme nous venons de le dire, les formes d'adresse constituent une partie fondamentale de la compétence communicative des locuteurs. À l'aide des formes d'adresse le locuteur peut s'adresser à son interlocuteur et former une relation interpersonnelle avec lui. Ainsi dans le cadre de ce travail nous allons approfondir nos connaissances de l'usage des termes d'adresse en français en général et également nous familiariser avec l'évolution historique que les termes d'adresse ont subi au cours des siècles. Dans l'étude de notre corpus, nous nous concentrerons sur l'usage des termes d'adresse dans une correspondance authentique du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous traiterons aussi bien l'emploi des pronoms d'adresse *tu* et *vous* que l'usage des formes nominales d'adresse. La caractéristique intime de notre corpus, nous donnera la possibilité d'étudier le langage et les usages des termes d'adresse dans l'écriture qui originellement était destinée seulement à la lecture du destinataire de la lettre.

Tenant compte du fait que l'alternance des pronoms d'adresse était encore courante dans le français au XIII<sup>e</sup> siècle, nous formulons l'hypothèse de départ que cette alternance était toujours en usage dans une certaine mesure au XIX<sup>e</sup> siècle. L'alternance pronominale signifie que l'interlocuteur emploie les pronoms d'adresse *tu* et *vous* à l'égard d'une même personne. À l'écrit les deux formes peuvent alterner, par exemple, dans une même lettre, voire dans une même proposition.

## **1.2. La méthode**

Le modèle de Brown et Gilman sur les dimensions du pouvoir et de la solidarité, paru en 1960, a été une des premières théories sur l'usage des pronoms d'adresse et occupe aujourd'hui une place primordiale dans la construction de la relation interpersonnelle. Ultérieurement, leur étude a souvent été reprise par de nombreux chercheurs qui se sont également concentrés sur le phénomène des termes d'adresse. Le modèle de Brown et Gilman a été beaucoup critiqué, mais il a également inspiré certains linguistes dans l'élaboration de ce modèle. L'autre théorie importante et plus récente sur les relations interpersonnelles est celle de Cathérine Kerbrat-Orecchioni, publiée en 1992. Dans le cadre de ce travail nous approfondirons nos connaissances sur les relations interpersonnelles à l'aide de ces deux modèles. Une autre étude importante et vaste qu'il

faut également mentionner est celle de Braun (1988) intitulée *Terms of address* où elle examine les emplois des termes d'adresse dans diverses langues et cultures. Quant aux études des formes nominales d'adresse, outre l'étude de Kerbrat-Orecchioni et celle de Braun, les articles de Perret *Termes d'adresse et injures* (1968) et *Les appellatifs* (1970) et celui de Rosier *De l'insulte aux mots doux en français* ont présenté pour nous des points de vue intéressants.

Pour comprendre la nature de l'écriture privée et surtout celle de la correspondance nous avons trouvé très utile l'étude de Françoise Simonet-Tenant (2009) intitulée *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives* où elle compare les deux genres et donne également un aperçu sur leur évolution.

Pour examiner le phénomène de la relation interpersonnelle dans notre corpus, notre méthode consiste à repérer manuellement toutes les occurrences des formes d'adresse, à savoir aussi bien les pronoms d'adresse de *tu* et de *vous* que les formes nominales d'adresse. Ensuite nous procéderons à l'analyse des données. En raison du caractère limité du corpus et de la nature plutôt descriptive du travail, nous recourrons surtout aux méthodes qualitatives, mais cela ne veut pas dire que les méthodes quantitatives soient totalement exclues de notre analyse. Dans la partie de l'analyse concernant les formes nominales d'adresse, les résultats seront obtenus également à l'aide des méthodes quantitatives.

### **1.3. Le corpus et le plan du travail**

Le corpus de ce travail est constitué d'exemples qui ont été retirés de la correspondance authentique d'Adèle Schunck et d'Aimé Guyet de Fernex présentée et éditée par Paula Cossart. Il s'agit des lettres d'amour de ces deux épistoliers qui avait pendant vingt-cinq ans une liaison illégitime. Entre 1824 et 1849 les deux amants se sont écrit abondamment. Selon Cossart (2005 : 9), Aimé Guyet de Fernex a classé toutes les lettres très soigneusement, chronologiquement, surtout les lettres de 1824 à 1838, il les a regroupées en petites piles et les a conservées jusqu'à sa mort en 1871 après quoi Adèle Schunck les a gardées. Paula Cossart (*ibid.*) constate que « sans le soin extraordinaire mis par Aimé dans la datation, le classement, la conservation de leurs lettres, tous deux resteraient aujourd'hui dans le silence ».

Paula Cossart (2005 : 8) explique comment elle a fait la découverte de cet échange épistolaire en 1996. À l'époque, elle était une stagiaire aux Archives de Paris. Son devoir était de classer et rédiger l'inventaire d'un ensemble de papiers, datés du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Parmi ces papiers, elle a découvert la correspondance d'Adèle et d'Aimé. Environ cinq mille lettres dans un état de conservation excellent étaient renfermées dans deux boîtes. Elle a longtemps hésité à publier ces lettres que le couple amoureux avait si soigneusement cachées aux yeux des étrangers, mais finalement elle a décidé d'en regrouper quelques-unes dans une anthologie.

En fait les lettres publiées ne constituent qu'un cinquième de l'immense correspondance des deux amants. Paula Cossart (2005 : 60) explique qu'elle a surtout voulu laisser la parole aux amants de sorte que son intervention serait aussi minime que possible. Ainsi elle n'a que principalement sélectionné les lettres pour l'anthologie. L'anthologie contient 327 lettres sur environ cinq mille. Paula Cossart (*ibid.*) a choisi premièrement de reproduire les longues lettres sur les courts messages, deuxièmement elle a voulu conserver leurs échanges aussi effectifs que possible et troisièmement d'autres lettres ont abouti au livre, parce qu'elles marquent des moments clés de l'histoire des deux amants. Au total les lettres d'Adèle étaient cinq fois plus nombreuses, c'est-à-dire que dans l'anthologie les lettres d'Aimé sont plus rares. Paula Cossart mentionne qu'environ la moitié des lettres d'Aimé sont publiées, contre un sixième des lettres d'Adèle. Malgré cela, les lettres d'Adèle sont plus de deux fois plus nombreuses. Paula Cossart souligne qu'elle n'a rien modifié du texte original, même l'orthographe originale est conservée, quelques majuscules sont ajoutées pour faciliter la lecture. (Cossart 2005 : 8-9, 60-61, 505)

La raison pour laquelle nous avons choisi ce corpus est liée à son authenticité. Il donne un aperçu réel sur l'usage des termes d'adresse dans la langue française écrite du XIX<sup>e</sup> siècle. Le corpus est intéressant également parce que les deux épistoliers ne sont pas des personnes illustres, ils sont simplement « du monde » et ainsi la correspondance reflète peut-être assez bien leur temps et leur milieu. Toutefois nous garderons toujours à l'esprit que le corpus ne constitue que des exemples extraits des lettres produites entre deux personnes. Il faut pourtant souligner que cette correspondance est rare dans la mesure où elle comprend les lettres de tous les deux épistoliers, c'est-à-dire souvent seulement les lettres de l'autre partie ont subsisté



jusqu'à nos jours. En outre, comme le souligne Cossart, les lettres ont été très bien classées chronologiquement, ce qui n'est pas toujours évident. Comme il s'agit de la correspondance intime entre deux amants, qui n'aurait jamais dû aboutir à une lecture publique, cela nous donne une possibilité rare d'étudier les emplois des termes d'adresse dans une écriture intime.

Ce travail est composé de sept chapitres. Tout d'abord, après cette introduction, nous aborderons le concept de l'écriture ordinaire en nous concentrant, en particulier, sur la lettre comme écriture privée. Ensuite, nous présenterons un bref aperçu sur l'évolution des manuels épistolaires en France. Dans le quatrième chapitre, nous proposerons les fondements théoriques concernant les termes d'adresse. Nous y présenterons la définition du terme d'adresse, ensuite nous nous intéresserons au côté historique de la notion et, finalement, nous nous familiariserons avec les dimensions interpersonnelles du modèle de Brown et Gilman (1960) et celui de Catherine Kerbrat-Orecchioni (1992). La cinquième partie sera consacrée à l'analyse qualitative des termes d'adresse où à l'aide d'exemples tirés de notre corpus, nous examinerons plus en détail aussi bien l'usage des pronoms d'adresse de *tu* et de *vous* que celui des formes nominales d'adresse. Pour finir nous donnerons une conclusion sur les résultats obtenus.

## 2. Ecriture ordinaire

Ce chapitre est consacré à la présentation de l'écriture ordinaire et se concentre surtout sur l'évolution de la lettre et sur les caractéristiques de la lettre comme écriture privée. Premièrement nous aborderons la définition de la lettre, deuxièmement nous traiterons la notion d'intimité et son influence sur la lettre, troisièmement nous examinerons plus en détail le concept de la lettre d'amour et finalement nous procéderons à la description de l'interaction dans la correspondance amoureuse.

### 2.1. La définition de la lettre

Sabine Kraenker (2014 : 34) définit bien dans sa thèse de doctorat « *Les écrits de la rupture amoureuse* » la notion de la lettre. Elle (*ibid.*) constate que « la lettre est un acte de communication à distance, daté, circonstancié, ancré dans une chronologie discursive ». Elle ajoute (*ibid.*) que la lettre est un acte de communication dirigée vers quelqu'un : la lettre a toujours un destinataire. La lettre rend possible la communication entre deux personnes qui souvent restent distantes géographiquement (*ibid.*). D'après Mireille Bossis (2005 : 74), les places du destinataire et du destinataire alternent constamment dans la correspondance. Elle fait remarquer (*ibid.*) que par essence la correspondance est toujours dialogique, mais il manque souvent une partition du tout.

D'après Kerbrat-Orecchioni (1998 : 34-35) la lettre est en même temps complète et incomplète. Cela veut dire que la lettre est complète parce qu'elle se présente comme un texte cohérent, mais simultanément elle est incomplète, car le texte n'a de sens que par rapport à un autre texte antérieur ou postérieur. Elle (1998 : 35) ajoute une autre caractéristique à la lettre : *la lenteur*. Le texte se forme lentement, l'expédition prend du temps et parfois il faut attendre la réponse longtemps.

Comme le souligne Mireille Bossis (2005 : 75), la lettre est un objet complexe ; ainsi il est difficile d'isoler la plupart de ses caractéristiques de fonctionnement qui font d'elle, selon Bossis, « un objet spécifique, réductible à aucun autre, lieu de compromis d'une grande complexité qui dit toujours plus qu'il ne prétend par le biais de l'intentionnalité et de l'implicite, sans cesse à décrypter et à interpréter ».

Mireille Bossis (2005 : 75-76) dissocie quatre axes qui structurent la lettre :

- 1) Un *geste*, c'est-à-dire l'objectif de la lettre est d'établir une communication avec l'autre, ce qui décroît la distance,
- 2) Un *discours* : bien que la lettre soit un énoncé individuel, elle reflète également la conscience collective de son époque,
- 3) Un *objet d'écriture*,
- 4) Un *document*, à savoir un témoignage historique de son époque - un aperçu privilégié sur l'histoire du quotidien et de la micro-histoire.

## 2.2. La conversion de la lettre à l'intimité

Au cours des siècles la fonction de la lettre était surtout informative. Une lettre pouvait circuler de main en main et être lue par plusieurs personnes de sorte qu'elle était peu protégée des lecteurs indésirables. Simonet-Tenant (2009 : 28-29) constate que pendant longtemps la lettre était avant tout l'instrument d'« une *sociabilité* savante et académique », tandis que toute expression de sentiments et d'intimité y paraissait étrange. Peu à peu cette fonction informative s'est amoindrie en laissant le champ libre à la fonction émotive et pour entrer dans la culture de l'intimité (*ibid.*). En fait, l'évolution des écrits privés se rattache étroitement à l'évolution de la culture de l'intime. De nos jours, il est difficile d'imaginer le temps où la culture de l'intime n'existait pas. Pourtant, l'aspect intime a évolué au cours des décennies progressivement en relation avec les changements qui se produisaient dans la culture de la vie privée, et au XVIII<sup>e</sup> siècle, au siècle des Lumières, l'intimité s'est réalisée véritablement (Simonet-Tenant 2009 : 21-22). L'individu devenait plus conscient de soi et de son intimité de sorte que la relation au corps se changeait et dans l'habitat se produisaient des transformations comme l'apparition du boudoir, la séparation entre une pièce publique et privée, l'invention des persiennes et l'utilisation d'un cabinet de toilette (*ibid.*). Dès lors, le désir d'intimité s'est inscrit également dans la lecture et l'écriture. À l'époque, des ouvrages tels que *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, un roman épistolaire ou *Paul et Virginie* de Saint-Pierre avaient un grand succès, aussi bien que la publication de la correspondance de Madame de Sévigné ou encore la correspondance des lettres d'amour de Juliet de Lespinasse. Il est à noter qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle toute écriture à la première personne a largement suscité de l'intérêt (*ibid.*). Cela a contribué au fait que le désir d'exprimer l'intimité sentimentale et spirituelle, qui auparavant ne s'exprimait qu'à travers les textes fictifs, a commencé à apparaître et à se répandre également dans l'écriture ordinaire, comme le mentionne Simonet-Tenant

(2009 : 30). Kraenker (2014 : 35) souligne qu'en conséquence de cette valorisation de la sensibilité et de la vie émotionnelle, la focalisation de la lettre a tourné plus vers l'aspect interactionnel. Comme l'indique Kraenker (*ibid.*) « la lettre sert ainsi, progressivement, à négocier la relation interpersonnelle entre un auteur et son récepteur ». Peu à peu, il se produisait l'autobiographisation de la lettre d'où s'en est suivi, selon Simonet-Tenant (2009 : 39), « la constitution de dialogues épistolaires dissymétriques », c'est-à-dire que le rôle du destinataire s'est transformé en figure patiente, digne de confiance, toujours prête à tout entendre.

Par suite de l'exigence de la vie privée, le 10 août 1775 Louis XVI a déclaré que, dorénavant, il était interdit de violer l'intimité de la correspondance privée et une vingtaine d'années plus tard le principe du secret de la correspondance était proclamé par un décret de l'Assemblée Nationale : « Le secret des lettres est inviolable et que sous aucun prétexte, il ne pouvait y être porté atteinte ni par les individus ni par les corps » (Simonet-Tenant 2009 : 27). En réalité l'État continuait de contrôler la correspondance ; surtout durant la Révolution et les deux Empires la censure des correspondances privées était courante (*ibid.*). Simonet-Tenant (*ibid.*) constate que le désir de défendre le droit au secret de ses écrits croissait et non seulement contre la puissance publique, mais aussi bien contre « l'indiscrétion ou l'indélicatesse des proches ».

### **2.3. La lettre d'amour de la correspondance authentique**

Ruth Amossy analyse les traits typiques de la lettre d'amour dans son article (1998) *La lettre d'amour du réel au fictionnel*. Elle explique (1998 : 73) que dans la correspondance amoureuse s'unissent les règles et les contraintes de deux types de discours : d'une part ceux du *discours épistolaire* comme l'interaction à distance et l'échange, d'autre part les formes et les thèmes du *discours amoureux* tels que la déclaration, la séduction, la sollicitation, la querelle, le refus, la rupture pour en nommer quelques-uns. Elle souligne (*ibid.*) qu'en analysant une lettre, il faut toujours prendre en compte également ses variations socio-historiques, car les modalités des discours mentionnées varient selon les époques. La fonction de la lettre d'amour est tout d'abord d'établir une interaction entre deux partenaires séparés dans l'espace et de créer ou de confirmer une relation affective entre eux (Amossy 1998 : 74). Les autres buts comme échanger des nouvelles, « sont subordonnés aux *enjeux relationnels* » (*ibid.*). Ensuite, la

lettre d'amour est toujours destinée à l'unique personne à laquelle elle s'adresse. Si la lettre d'amour est lue par un autre que le destinataire, la lecture est considérée illicite et comme une atteinte à la vie privée (*ibid.*). Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, les notions de public et de privé se sont élaborées dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. À l'époque classique il était courant que la correspondance familiale, amicale, voire amoureuse circulât parmi les proches. Amossy (1998 : 75) constate que « la lettre d'amour, qui dans sa forme classique autorisait un allocataire indirect, n'inclut dans sa version contemporaine que l'allocataire direct et refuse toute autre forme de réception considérée comme « non ratifiée » et illicite ».

### **2.3.1. L'image de soi et de l'autre dans une lettre d'amour**

Amossy (1998 : 76) fait remarquer que dans la correspondance amoureuse la construction d'une image de soi et de l'autre est primordiale, car toute l'interaction se réalise à travers ces images. Par son discours, l'épistolier donne une représentation de soi-même (nommée *ethos*). Selon Amossy (*ibid.*), cette figure ne se base pas seulement sur ce qu'il dit de sa propre personne, mais aussi, et plus encore sur les façons de son dire. L'intention de l'épistolier est de manifester dans son discours des éléments qui rend possible la formation d'une image positive de lui, mais pour que cette figure désirée se produise, il doit tenir compte des croyances, des normes et des valeurs de son allocataire (Amossy 1998 : 77). Amossy (*ibid.*) souligne que l'*ethos* ne se construit jamais séparé de la figure de l'allocataire, ils sont interdépendants. Pour que l'interaction que l'épistolier essaie de produire obtienne son but désiré, il ne suffit pas que ces représentations soient seulement positives, il faut qu'elles soient, en outre, appropriées à l'interaction (*ibid.*). Amossy (1998 : 78) souligne que « l'efficacité d'une représentation dépend de son adéquation à l'interaction désirée ». Une image de soi se construit par rapport à la représentation que le locuteur se fait de son allocataire et à l'idée qu'il pense que celui-ci se fait de lui (*ibid.*). Le but du locuteur est de négocier son image, mais aussi celle de l'autre pour parvenir à son objectif précis (*ibid.*). Siess (1998 : 116) constate que ce n'est pas seulement l'image construite du destinataire mais aussi les attentes du locuteur qui doivent être aussi fidèles que possible à la personne réelle et à ses dispositions.

Amossy ajoute (1998 : 78) que la construction d'une image de soi et de l'autre est toujours liée aux compétences culturelles des interlocuteurs. Il s'ensuit que la

construction des images se rattache également au processus de stéréotypage et ainsi aux idées et présuppositions de l'époque (*ibid.*). Cela implique qu'aussi bien sur l'image de l'épistolier que sur celle du destinataire n'influe pas seulement les goûts personnels du destinataire ou destinataire, mais aussi les normes et les valeurs d'une société donnée (*ibid.*).

#### **2.4. L'interaction dans la lettre d'amour**

Dans son article (1998) *L'interaction épistolaire* Kerbrat-Orecchioni étudie les caractéristiques générales de la communication épistolaire par rapport à la communication en face à face. En ce qui concerne le discours épistolaire, d'après elle, il ne s'agit pas d'une interaction au sens propre (Kerbrat-Orecchioni 1998 : 18). Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*) explique que même si l'image du destinataire influe sur la formulation d'une lettre, il n'est pas possible pour le destinataire d'intervenir directement dans le travail scriptural, ce qui est possible dans la communication en face à face. Elle souligne (1998 : 19) que même si une lettre comporte certaines formes de *dialogisme*, elle est en général composée par une seule personne et ainsi la lettre est plutôt de nature *monologique*. En revanche, un échange de lettres est de nature *dialogale*, à savoir le « contrat communicatif » doit être respecté : le récepteur d'un message n'a seulement le « droit de réponse », mais aussi un « devoir de réponse » (Kerbrat-Orecchioni 1998 : 31).

Dans son article, *L'interaction dans la lettre d'amour*, Jürgen Siess (1998 : 111) constate qu'« on a longtemps considéré la correspondance comme le reflet, le prolongement ou l'anticipation d'une communication orale face à face ». Il ajoute (*ibid.*) que cela est actuellement remis en question de sorte que la correspondance est considérée plutôt comme une forme spécifique d'interlocution et d'interaction. Siess (*ibid.*) explique que le trait distinctif entre la lettre authentique et la lettre fictionnelle est le fait que la lettre authentique vise à influencer sur les attitudes et comportements du destinataire, tandis que la lettre fictionnelle tend à agir sur les représentations et les croyances du lecteur. Comme nous l'avons mentionné plus haut, le caractère intime de l'échange détermine l'objectif du locuteur. Siess constate (*ibid.*) que le locuteur tente toujours d'influer sur son allocataire pour obtenir son but de maintenir une relation intime ou de confirmer ou de renouveler une sollicitation avec lui.

Siess présente (1998 : 113) un modèle de l'interaction où il distingue trois aspects : la situation des interlocuteurs, le(s) but(s) et le cadre normatif. Dans ce qui suit, nous décrirons plus en détail ce qu'il entend par ces trois constituants de l'interaction épistolaire.

#### **2.4.1. La situation**

En ce qui concerne la situation des interlocuteurs, Siess (1998 : 116) en relève des éléments comme le sexe, l'âge, le statut social, le niveau culturel et « le genre de lien affectif auquel chaque partenaire est disposé au départ ». Il souligne (*ibid.*) que dans le cadre de l'interaction amoureuse les notions de sexe et d'âge se présentent comme constructions culturelles, c'est-à-dire que le sexe signifie tout ce qu'on peut comprendre par la féminité, la masculinité ou par la différence des sexes dans un contexte culturel donné. Il en va de même de l'âge et de la différence d'âge, ses interprétations varient également selon les sociétés et les époques. En ce qui concerne le statut social, c'est son importance dans la société donnée qui détermine sa fonction dans l'interaction ; dans une société très hiérarchisée le statut social pèse d'avantage que dans une société à tendances égalitaires. Le niveau culturel, c'est-à-dire le savoir, l'esprit, le goût, les connaissances et les aptitudes, donne une valeur ajoutée à l'interaction. Si les interlocuteurs se trouvent égaux dans ce sens, cela favorise et consolide la relation amoureuse.

#### **2.4.2. Le but**

Siess (1998 : 115) explique que l'interaction contient toujours un but général et en plus des buts particuliers qui sont subordonnés à l'objectif général auquel ils peuvent être intégrés. Les types principaux du but général sont, selon la division de Siess (*ibid.*), la *sollicitation*, le *maintien* et le *développement* ou la *reprise* d'une relation amoureuse. Le locuteur vise toujours à influencer sur les attitudes et les comportements de l'interlocuteur. Selon Siess (1998 : 116) la fonction de la lettre est de recevoir une réaction du destinataire. Parfois il est possible que le locuteur ait besoin de renégocier ou d'infléchir sa visée.

### **2.4.3. Le cadre normatif**

Quant au cadre normatif, selon Siess (1998 : 119) il s'agit d'un ensemble de règles qui déterminent des données situationnelles au cours de l'interaction. Ces règles peuvent être explicites ou implicites, mais elles doivent être respectées, d'où s'ensuit que le discours épistolaire est soumis à plusieurs contraintes (Siess 1998 : 119). Pendant les siècles les normes d'écriture étaient liées étroitement aux normes de comportement, c'est-à-dire qu'il fallait respecter non seulement les codes de l'écriture épistolaire, mais aussi les règles de la conduite sociale concernant le sexe, l'âge et le statut social. Les codes de comportement contenaient entre autres des exigences envers les femmes : délicatesse du goût, maîtrise du sentiment et pudeur étaient le fond de bienséances et de vertu (*ibid.*). Les codes de l'écriture comprenaient, par exemple, la disposition, le style et les instructions sur la présentation extérieure. Pour suivre tous ces codes stricts, l'utilisation de divers manuels tels que secrétaires ou recueils de lettres modèles était courante pendant des siècles, même encore tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.



### 3. Les manuels épistolaires

Pendant des siècles, la maîtrise de la lecture et de l'écriture était le privilège de peu de gens. De grandes différences existaient entre les régions, les groupes sociaux et les sexes. Chartier (1997) explique que, peu à peu, dans les villes un nombre croissant de commerçants, d'artisans, de marchands apprenaient à lire et à écrire, car ces capacités étaient devenues de plus en plus nécessaires dans les affaires. Pourtant la composition d'une lettre exigeait la connaissance d'une expression codifiée. L'épistolier devait toujours tenir compte des réactions du destinataire. Ainsi pour savoir plaire, il était essentiel de maîtriser l'art d'écrire. Par conséquent, la demande de manuels épistolaires augmentait progressivement.

Selon Alain Boureau (1997 : 25), les premiers manuels épistolaires ont paru à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Les deux premiers traités sur la rhétorique épistolaire, le *Dictaminum radii* et le *Breviarium de dictamine* ont été rédigés par le moine bénédictin Albericus de mont Cassin (*ibid.*). Chartier (1997 : 64) fait remarquer que l'influence des traités sur la rhétorique épistolaire se voit dans les manuels du XVI<sup>e</sup> siècle. Il ajoute (1997 : 65-66) qu'au XVI<sup>e</sup> siècle il était courant de traduire les manuels épistolaires italiens en français. À l'époque il y avait deux catégories : d'une part, des collections qui fournissaient les instructions et modèles pour écrire une lettre et, d'autre part, des recueils de lettres familières (Chartier 1997 : 66). À partir du XVII<sup>e</sup> siècle les manuels épistolaires étaient publiés surtout par la Bibliothèque bleue principalement à Troyes. Chartier (1997 : 61) constate qu'en raison de sa faible qualité seulement une petite partie de toute la publication de la Bibliothèque bleue a subsisté jusqu'à nos jours, ce qui ne donne pas une image réelle de son succès.

#### 3.1. Les manuels épistolaires du XVII<sup>e</sup> siècle et Puget de La Serre

Au XVII<sup>e</sup> siècle, comme le fait remarquer Chartier (1998 : 70-71), les libraires de Troyes ont décidé d'inclure les manuels épistolaires dans leur collection. Pourtant, ils ne suivaient plus la tradition ancienne ; en revanche, leurs choix conduisaient les manuels épistolaires vers une direction nouvelle. Selon Chartier (*ibid.*), la plupart des manuels épistolaires ne répondaient pas aux exigences des éditeurs de Troyes, ainsi ils durent recourir à une catégorie différente qui avait surgit au début du XVII<sup>e</sup> siècle : aux secrétaires de cour. Chartier remarque (1997 : 71) que les secrétaires de cour méritaient

leur place dans l'histoire des manuels épistolaires grâce à la première publication du manuel *Le Secrétaire de la Cour* écrit par Jean Puget de la Serre en 1625. Jean Puget de la Serre, né à Toulouse en 1593 ou en 1594, était un écrivain de Cour (*ibid.*). En 1625, il était encore au début de sa carrière, pressé d'attirer l'attention sur son nom et de conquérir la faveur du prince en écrivant des pièces à clef comme en 1618 *Les Artifices de la court* ou *Les Amours d'Orphée et d'Amaranthe depuis trois mois* (*ibid.*). Il est à noter qu'à l'époque, pour avoir du prestige, il était important également de montrer une maîtrise dans l'art de l'éloquence et dans le bien-dire et la principale forme pour cette expression était l'art épistolaire. La Serre s'est distingué dans ce domaine en produisant plusieurs manuels épistolaires. Son premier ouvrage épistolier *Le Secrétaire de la Cour* a été republié plusieurs fois tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle ce qui est une preuve de son grand succès (Chartier 1997 : 72-73). En 1640 parut un autre manuel de La Serre *Le Secrétaire à la Mode ou Méthode facile d'écrire selon le temps diverses Lettres de Compliment, Amoureuses ou Morales* lequel a connu également un succès constant, surtout à cause des nombreuses éditions pirates (*ibid.*). Dédié à Malherbe, *Le Secrétaire de la Cour* était avant tout un recueil de lettres modèles, divisé en quatre parties : lettres de compliment, lettres de consolation, lettres diverses et lettres amoureuses (*ibid.*). En revanche, dans *Le Secrétaire à la Mode* La Serre recherchait une visée plus didactique (Chartier 1997 : 74). Les libraires soutenaient cette visée en incluant au début du manuel une instruction pour écrire des lettres (*ibid.*). Le recueil des lettres modèles dans ce manuel était divisée en deux catégories : lettres d'affaires (incluant, par exemple, les lettres d'avis, de conseil, de remontrance, de commandement, de prière, de recommandation, de plainte et de reproche) et lettres de compliment (incluant les lettres de conciliation, de visite, de congratulation, de consolation, de remerciement et de réponse). Ce manuel contenait, en outre, des recommandations de la *bienséance*, c'est-à-dire des instructions sur la formulation d'une lettre prenant en compte le statut du destinataire, le sujet de la lettre, le style et l'étiquette, car l'âge et la hiérarchie sociale déterminaient la bienséance épistolaire (Chartier 1997 : 75).

Jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle l'usage des manuels épistolaires était limité majoritairement à la noblesse. Chartier (1997 : 78) explique qu'à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ou du début du XVIII<sup>e</sup> siècle les éditeurs principaux des livres bleus décidèrent de viser un public plus vaste et plus modeste. Pour attirer les lecteurs ordinaires, les manuels épistolaires devaient être plus simples et plus lisibles. En ce qui

concerne, par exemple, le *Secrétaire à la Mode*, la Bibliothèque bleue a dû éliminer quelques lettres et l'instruction pour réduire sa grandeur (Chartier 1997 : 79). Chartier (*ibid.*) trouve étonnant que la partie didactique l'*Instruction à écrire les lettres* ait disparu du manuel pour le public ordinaire. Pour le reste les éditeurs de Troyes restaient fidèles aux publications antérieures (*ibid.*). Il s'ensuit que les modèles épistolaires étaient toujours adaptés plutôt aux besoins de la correspondance mondaine, alors que le public ordinaire n'en profitait guère dans ses échanges épistolaires (Chartier 1997 : 80). En revanche, selon Chartier (1997 : 94), les gens ordinaires recouraient dans leur correspondance plutôt aux autres sources littéraires, par exemple, le roman sentimental pouvait servir de modèle pour une lettre d'amour. L'effort des éditeurs de la Bibliothèque bleue de rendre les secrétaires plus utilisables pour un public plus vaste ne se réalisait pas de la façon souhaitée. Comme les secrétaires avaient, malgré tout, une diffusion assez large, Chartier (1997 : 97) propose que la raison pour cette attraction réside dans le langage, dans les coutumes et dans l'étiquette représentés par ces livres en ouvrant un monde tout étrange pour le grand public. Chartier (1997 : 95) ajoute que les secrétaires pouvaient expliquer également aux gens ordinaires le fonctionnement de la société de l'Ancien Régime : la règle fondamentale de la société était l'appréciation correcte de l'inégalité des rangs pour que chaque individu puisse se conduire en toute circonstance conformément aux exigences du code social. Chartier (*ibid.*) constate toutefois que les manuels épistolaires publiés par la Bibliothèque bleue n'étaient pas les plus convenables pour enseigner cette appréciation de la différence des classes, car leur secrétaires n'incluaient que rarement une instruction préalable sur l'étiquette épistolaire. Comme les manuels épistolaires ne contenaient pas des règles du protocole épistolaire, il s'ensuivait que pour les lecteurs, il n'était pas facile de comprendre l'usage approprié de telle ou telle expression, ce qui était cause de maladresses dans leur correspondance.

### **3.2. Les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle**

Chartier constate (1997 : 100) qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle le mécontentement du public sur les manuels épistolaires augmentait. Comme les secrétaires disponibles étaient peu utiles à la majorité des gens, est parue une nouvelle génération de manuels épistolaires, qui différait des manuels anciens (*ibid.*). Les nouveaux manuels épistolaires critiquaient durement Puget de La Serre et ses secrétaires entre autre sur leur contenu didactique inexistant. Ainsi le nouveau manuel le *Nouveau Secrétaire* publié par Le Prieur en 1804

était conçu surtout pour un emploi pratique. Premièrement, ce manuel épistolaire comprenait des modèles utilisables divisés en cinq catégories : lettres pour les fêtes, anniversaires etc. ; lettres de félicitations et de condoléances etc. ; lettres écrites des enfants à leurs parents ; lettres d'amour, de demandes en mariage etc. et lettres d'affaires etc. (Chartier 1997 : 101). Deuxièmement, pour atteindre son but, il devait convenir aux compétences et aux besoins de ses utilisateurs. Comme ce manuel avait surtout un objectif pédagogique et le désir de civiliser, il était, en premier lieu, destiné aux enfants et adolescents et aux personnes incultes. Le succès de toutes les versions de *Nouveau Secrétaire* est incontestable : seule la collection de la Bibliothèque Nationale rassemble les 47 éditions du *Nouveau Secrétaire Français* publiées par 24 éditeurs différents entre 1804 et 1849 (Chartier 1997 : 104). Chartier (1997 : 105) constate que sans doute l'attraction de ces manuels épistolaires comme le *Nouveau Secrétaire Français* résulte de leur universalité, car ces manuels combinaient dans un même ouvrage les matériels qui traditionnellement étaient publiés à part, par exemple, les lettres de compliments et les lettres d'affaires.

Cécile Dauphin (1997 : 116) constate que, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, le succès des manuels épistolaires a augmenté progressivement, surtout après la Révolution de Juillet jusqu'au milieu du siècle, après quoi avait lieu une grande expansion dans la production des manuels secrétaires. La production atteignit son apogée dans les années 1860. À la fin du siècle se produisit une chute radicale et seulement quelques manuels subsistèrent au siècle suivant.

Bien que la production des manuels épistolaires ait fleuri au XIX<sup>e</sup> siècle, d'après Dauphin (1997 : 114), leur proportion par exemple entre 1814 et 1833 ne représentait que deux pour cent de toute la publication des livres de l'époque. Dauphin fait remarquer (*ibid.*) que, selon son corpus étudié environ huit manuels épistolaires étaient publiés par an entre 1830 et 1899.

Pour avoir plus de lecteurs, les éditeurs des manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle faisaient tout pour moderniser le genre. Selon Dauphin (1997 : 147), le nouvel essor des manuels épistolaires peut s'expliquer par leur statut hybride : les manuels étaient vus, d'une part, comme une anthologie, un livre de recette, d'autre part, comme un manuel scolaire ou un code de civilité.

Dauphin observe (1997 : 116) qu'au XIX<sup>e</sup> siècle apparaît une tendance claire dans la publication des manuels : les manuels étaient destinés surtout aux enfants et à la scolarisation. Elle ajoute (1997 : 117) que l'éducation publique a baissé graduellement la demande des manuels épistolaires de sorte qu'ils sont vite devenus obsolètes.

Dauphin souligne (1997 : 139-140) que les manuels épistolaires renvoyaient l'image de la société que la société voulait se donner d'elle-même. Il est à noter, toutefois, que cette image de la société reproduite par les manuels était avant tout très hiérarchisée. Ils reflétaient l'image d'une société où les paramètres les plus importants étaient l'âge, le sexe, le rang et le pouvoir. Ainsi les manuels du XIX<sup>e</sup> siècle répandaient les mêmes idées que les manuels des siècles précédents. Dauphin (1997 :140) constate qu'en général les manuels épistolaires conservaient plutôt les pratiques anciennes au lieu d'inciter aux changements.

## 4. Les formes d'adresse

Ce chapitre a pour objectif de donner une introduction aux formes d'adresse. Tout d'abord, nous nous intéresserons à la définition des formes d'adresse. Ensuite, nous aborderons le côté historique de la notion jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Finalement, nous présenterons les dimensions de la relation interpersonnelle suivant les théories de Brown et Gilman et de Kerbrat-Orecchioni. Nous espérons que dans la partie analytique les occurrences tirées de notre corpus nous serviront à donner des exemples de l'utilisation des formes d'adresse au XIX<sup>e</sup> siècle.

### 4.1. La définition

Friederike Braun (1988 : 7) définit *l'adresse* comme la notion de base de la théorie d'adresse. L'adresse exprime la référence linguistique du locuteur à son interlocuteur. Braun ajoute (*ibid.*) que les formes d'adresse sont des mots et des expressions utilisés pour désigner l'allocutaire. Comme elles font référence à l'interlocuteur, les formes d'adresse contiennent une valeur déictique.

D'après Friederike Braun (1988 : 7) dans la plupart des langues les formes d'adresse peuvent être divisées en trois classes : *le pronom d'adresse*, *le verbe d'adresse* et *le nom d'adresse*. Elle explique (*ibid.*) que les pronoms d'adresse sont surtout des pronoms de la deuxième personne (par exemple en français *tu* et *vous*). Comme toutes les langues n'emploient pas le même système de la deuxième personne, Braun souligne (*ibid.*) que d'autres pronoms personnels peuvent également avoir une fonction de pronom d'adresse. Certaines langues, par exemple, font la distinction entre la deuxième et la troisième personne du singulier ou du pluriel (par exemple en italien *tu / Lei* et en allemand *du / Sie*).

Dans la catégorie des *formes verbales de l'adresse*, Braun (1988 : 8) classe les verbes qui réfèrent à l'interlocuteur, par exemple, à l'aide des suffixes. Si un pronom d'adresse les accompagne, ils sont redondants, mais dans quelques langues les pronoms d'adresse ne sont que facultatifs, car le verbe suffit pour exprimer la référence à l'interlocuteur. Cela est le cas, par exemple, du finnois : même si dans la phrase « *Mitä syöt ?* » (« Que manges-tu ? ») le suffixe *-t* du verbe est le seul élément exprimant le pronom d'adresse, l'interlocuteur comprend qu'il est question de la deuxième personne

du singulier. Cependant, il serait possible d'ajouter aussi le pronom d'adresse à la phrase : « Mitä *sinä* syöt ? », mais il n'est pas nécessaire.

Sous la classe des noms d'adresse (ou formes nominales d'adresse, FNA), Braun (1988 : 9-11) regroupe les substantifs et les adjectifs qui font référence à l'interlocuteur. Elle la repartit en neuf catégories : *les anthroponymes* (noms propres), *les termes de parenté* (maman, papa), *les titres* (par exemple Monsieur), *d'autres types de titres* (Docteur, Duc), *les noms abstraits* (par exemple Votre Grâce), *les termes de profession* pouvant fonctionner comme formes d'adresse (par exemple professeur), les termes qui précisent *la nature* de la relation (par exemple camarade), *les termes affectueux* ou *les noms de tendresse* (chéri, trésor) et les formes d'adresse définissant l'interlocuteur comme père/frère/femme/fille de quelqu'un (sans une relation biologique). Dans sa thèse de doctorat Johanna Isosävi (2010 : 5) trouve étonnant que Braun ne mentionne pas la catégorie des termes affectifs à valeur négative, soit les injures. D'après elle, cette catégorie serait plus universelle que la dernière catégorie de Braun, celle qui définit l'interlocuteur comme père/frère/femme/fille de quelqu'un sans une relation biologique.

Catherine Kerbrat-Orecchioni (1992 : 52) constate que l'usage de toutes ces catégories de noms d'adresse distinguées par Braun n'est plus si courant dans le français moderne. Selon elle, par exemple l'emploi du prénom suivi du nom de famille est très restreint, aussi bien que les noms de métier ou les termes de parenté en usage appellatif.

Dans ce présent travail, par la notion de terme d'adresse ou de forme d'adresse nous nous référerons aussi bien aux *pronoms d'adresse* qu'aux *formes nominales d'adresse* (les FNA). La classe des formes verbales de l'adresse est exclue dans le cadre de ce travail.

La classification des FNA adoptée dans le cadre de ce mémoire de maîtrise diffère de celle de Braun. Seulement certaines catégories apparaissent dans notre corpus examiné de sorte que nous excluons la catégorie de termes de parenté, les termes de profession, les titres, les noms abstraits et les termes précisant la nature de la relation, car dans notre corpus ces exemples peuvent être inclus dans la catégorie des termes affectueux. Dans ce travail, les FNA seront classées dans les catégories suivantes : 1) les *termes affectifs à valeur positive* 2) les *prénoms* et 3) les titres *Monsieur, Madame*.

## 4.2. L'évolution historique de l'usage des pronoms d'adresse

Brown et Gilman (1960) décrivent l'évolution historique des pronoms d'adresse dans leur article *The Pronouns of Power and Solidarity*. Dans l'article en question ils emploient les abréviations T et V sur les pronoms d'adresse *tu* et *vous*. Nous utilisons ces mêmes abréviations dans ce travail.

Selon Brown et Gilman (1960) en latin classique, seul l'usage du pronom *tu* au singulier était courant, en revanche, le pronom *vos* au singulier était inexistant. Ils (1960 : 255) ajoutent que pour la première fois le pluriel *vos* était employé pour s'adresser à une personne, à savoir à l'empereur, au IV<sup>e</sup> siècle. Brown et Gilman constatent (*ibid.*) que diverses théories ont surgi pour expliquer cette émergence. Selon une interprétation, à l'époque, il y avait deux empereurs, l'un régnait à l'est à Constantinople, l'autre à l'ouest à Rome. Comme l'administration était la même, tous les mots adressés à l'un incluaient aussi l'autre, en conséquence, l'usage du pronom *vos* pour s'adresser à tous les deux émergea. Brown et Gilman (*ibid.*) présentent aussi une autre théorie sur cet usage de *vos* d'après laquelle le rôle de l'empereur était pluriel aussi dans un autre sens. Il représentait son peuple et dans ce rôle il employait parfois le pronom pluriel *nos*, même en parlant de soi, au lieu du pronom singulier. Par conséquent, il se peut que le peuple ait adopté l'usage du pronom *vos* en s'adressant à l'empereur.

Peu à peu les gens ont commencé à dire *vos* aussi à d'autres personnes au pouvoir, premièrement dans l'entourage de l'empereur. Au cours des siècles suivants, toutefois, la distinction entre l'usage de *vos* et celui de *tu* n'était pas nette. Coffen (2002 : 39) fait une remarque intéressante sur la correspondance du pape Grégoire I<sup>er</sup> (540-604). Elle constate (*ibid.*) que, dans les lettres écrites par ce grand pape l'alternance des pronoms latins du T et V apparaît à l'égard d'une même personne et les pronoms peuvent alterner dans une même lettre ou proposition. D'après elle (2002 : 41) l'alternance dans ses lettres est liée aux changements momentanés dans les sentiments qu'il exprime, à l'aide de l'alternance, de la colère, du mépris ou de la tendresse. Selon Catherine Guesle-Coquelet (2009 : 15), la variation entre T et V était assez libre jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. D'après Brown et Gilman (1960 : 255), l'usage non réciproque des pronoms d'adresse s'est stabilisé entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle. L'usage non réciproque veut dire que les nobles utilisaient le T en s'adressant au peuple, mais recevaient le V,



aussi bien que les maîtres de maison disaient le T à leurs esclaves ou serviteurs, mais recevaient le V. Le V du respect était employé même dans les familles : les parents tutoyaient leurs enfants, mais les enfants leur répondaient en les vouvoyant. Les cas mentionnés ci-dessus sont des exemples de la sémantique du pouvoir. Brown et Gilman (*ibid.*) expliquent que la sémantique du pouvoir se base sur la relation de deux interlocuteurs. Dans cette relation, l'un a plus de pouvoir sur le comportement de l'autre. Le contraire est la relation réciproque où les interlocuteurs sont équivalents en matière de pouvoir.

Brown et Gilman (1960 : 256) précisent que dans la société médiévale en Europe aussi l'usage réciproque des pronoms d'adresse était commun entre les interlocuteurs égaux. Les membres de la classe supérieure se vouoyaient et les membres de la classe inférieure se tutoyaient.

Selon Coffen (2002 : 221) l'usage non-réciproque des pronoms d'adresse a dominé en français jusqu'à la Révolution de 1789. Elle explique que peu à peu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle les changements dans la société française sont survenues ; la démocratie s'installait progressivement de telle sorte que les constructions très hiérarchiques s'effritaient et aussi bien la cour que l'Eglise devaient fléchir devant les changements, perdant considérablement du pouvoir. De même, le rôle de l'individu comme membre de la société se transformait de sorte qu'il devenait plus libre et sa position dans la société devenait moins figée. La notion de solidarité gagnait du terrain et par conséquent aussi l'emploi réciproque des pronoms allocutoires se répandait. Coffen (*ibid.*) constate que les révolutionnaires considéraient l'emploi du V comme « relique féodale » tandis que le T réciproque des « sans-culottes » était un symbole d'égalité. L'emploi du V au singulier était condamné par le Comité de sûreté générale. Un discours parlementaire du 31 octobre 1793 le dit ainsi :

Nous distinguons trois personnes pour le singulier et trois pour le pluriel, et, au mépris de cette règle, l'esprit de fanatisme, d'orgueil et de féodalité, nous a fait contracter l'habitude de nous servir de la seconde personne du pluriel lorsque nous parlons à un seul. (Brown et Gilman 1960 : 264)

Béatrice Coffen (2002 : 221, 232) rappelle pourtant que l'esprit d'égalité a faibli assez rapidement et, dès la fin de la Convention en 1795, l'usage du T réciproque a diminué au profit du V.

#### 4.2.1. L'usage des pronoms d'adresse au XIX<sup>e</sup> siècle

Durant la Restauration, à savoir de 1814 jusqu'à 1830, l'usage du T est repris à l'égard des domestiques ou entre amis intimes (Coffen 2002 : 232). Pourtant, le T populaire était considéré gênant par certains cercles de telle sorte que dans certains milieux les enfants vouvoient leur parents et les parents leur répondaient avec le V réciproque, surtout en public (*ibid.*). Comme le fait remarquer Coffen (*ibid.*), l'objectif de la Révolution de faire disparaître le *vous* révérenciel n'a pas eu de succès de sorte que l'ancienne tradition du flottement entre le tu et le vous surgissait de nouveau.

D'après Coffen (2002 : 233) ce n'était que vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que le tutoiement a vraiment repris de l'ampleur dans le langage de la vie familiale. Cette nouvelle tendance soulignait le caractère solidaire d'une relation, contrairement à la sémantique du pouvoir qui régissait avant. Coffen (*ibid.*) constate que comme signe d'affection les parents employaient le *tu* à l'égard de leurs enfants, tandis que les domestiques recevaient le *vous* pour marquer la distance qui les séparait de la famille. Coffen ajoute (2002 : 234) que dans les relations amicales, les amis du même sexe se tutoyaient, tandis que les amis de sexe opposé se vouvoient. Le tutoiement entre les amis de sexe opposé donnait l'impression d'une intimité sexuelle qui était considérée inadmissible et reprochable (*ibid.*). Selon Coffen (2002 : 234), dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'usage du T devenait plus courant également entre les époux et le V était employé seulement pour exprimer de mépris ou d'irritation. Béatrice Coffen (2002 : 234) cite Dauzat :

Le tutoiement a gagné beaucoup de terrain depuis 1870 : dans l'usage actuel, c'est un signe d'intimité, de familiarité ; il ne marque plus, comme jadis, une différence d'âge ou de rang social : aussi est-il presque toujours réciproque.  
(Dauzat 1912 : 173)

Guesle-Coquelet (2009 : 20) constate que même si l'usage de T se répandait dans les cercles bourgeois, l'aristocratie s'en tenait au système monarchique et continuait d'employer le V selon les coutumes anciennes.

### **4.3. Dimensions de la relation interpersonnelle**

En ce qui concerne les théories des pronoms d'adresse, le modèle de Brown et Gilman (1960) est probablement le plus connu, mais aussi le plus critiqué. L'axe horizontal et l'axe vertical sont des notions centrales dans les modèles de la relation interpersonnelle. Dans le modèle de Brown et Gilman l'axe vertical est représenté par *la dimension du pouvoir* et l'axe horizontal par *celle de la solidarité*. Leur modèle a aussi inspiré plusieurs linguistes si bien que d'autres modèles ont surgi, l'un des plus récents et des plus nuancés étant celui de Catherine Kerbrat-Orecchioni (1992). Dans ce chapitre, nous essayerons de présenter plus en détail les deux modèles mentionnés.

#### **4.3.1. L'axe horizontal**

Aussi bien dans le modèle de Brown et Gilman (1960) que dans celui de Catherine Kerbrat-Orecchioni (1992) l'axe horizontal désigne la distance entre les interlocuteurs, même si la terminologie diffère entre ces deux modèles. Brown et Gilman (*ibid.*) parlent de la dimension de la solidarité, tandis que Kerbrat-Orecchioni (1992 : 40) parle de la familiarité ou de l'intimité vs. de la distance de la relation interpersonnelle.

##### **4.3.1.1. La dimension de la solidarité de Brown et Gilman**

Dans la dimension de la solidarité de Brown et Gilman (1960 : 258), la relation entre les interlocuteurs est symétrique. Brown et Gilman constate (*ibid.*) que dans une relation symétrique (ou réciproque) les interlocuteurs partagent quelque chose en commun. Il faut toutefois préciser que toutes les similarités n'augmentent pas la solidarité entre les interlocuteurs. Selon Brown et Gilman (1960 : 258) la solidarité se base plutôt sur les similarités qui réfèrent à la même sensibilité ou au comportement similaire des interlocuteurs. Ces facteurs, d'après Brown et Gilman (*ibid.*), peuvent être l'appartenance à un groupe politique, la famille, la religion, la profession, le sexe et le lieu de naissance. Dans la relation symétrique, les interlocuteurs s'adressent l'un à l'autre avec le même pronom d'adresse et plus ils éprouvent un sentiment de solidarité, plus probable devient l'usage du pronom T réciproque. Brown et Gilman ajoutent (*ibid.*) que la fréquence du contact entre les interlocuteurs peut également favoriser l'usage du T réciproque, mais seulement si en conséquence de la fréquence du contact surgit un sentiment de solidarité, une sensibilité similaire entre les interlocuteurs.

Brown et Gilman (1960 : 260) rappellent qu'il est mieux si le locuteur ayant plus de pouvoir dans la relation prend l'initiative de passer au T. Ainsi il est plus naturel si, par exemple, un locuteur plus âgé propose le passage au T à son interlocuteur plus jeune ou un employé propose le passage au T à son employé.

#### **4.3.1.2. La dimension de la distance vs familiarité de Kerbrat-Orecchioni**

Le modèle de Catherine Kerbrat-Orecchioni correspond en partie à la sémantique de la solidarité de Brown et Gilman. Selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 39) la distance de la relation dépend des facteurs suivants :

- 1) *du degré de connaissance mutuelle,*
- 2) *de la nature du lien socio-affectif*
- 3) *de la nature de la situation communicative,* à savoir la situation est soit familière, soit formelle.

Comme pour la dimension de la solidarité de Brown et Gilman (1960), celle de Kerbrat-Orecchioni se caractérise aussi par la symétrie. Si dans une interaction surgit la dissymétrie, selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 40), les interlocuteurs la trouvent désagréable de sorte qu'ils essaient de rétablir la symétrie en négociant. En outre, la relation horizontale de Kerbrat-Orecchioni (1992 : 39-40) est caractérisée par la gradualité, ce qui signifie que les interlocuteurs adultes ont la possibilité de choisir le comportement approprié entre deux extrêmes, à savoir entre le familier et l'étranger. Dans sa thèse de doctorat Johanna Isosävi (2010 : 28) constate que « la notion de gradualité de l'axe de la distance paraît tout à fait justifiée, car le modèle de Brown et Gilman laisse supposer qu'il s'agit de deux pôles extrêmes, ce qui n'est pas le cas ». Isosävi (1992 : 27) fait remarquer aussi que l'autre mérite du modèle de Kerbrat-Orecchioni est le fait qu'il observe la diversité des facteurs qui influent sur le choix d'une forme d'adresse. Elle ajoute (*ibid.*) qu'à cet égard le modèle de Brown et Gilman a été beaucoup critiqué, par exemple, par Braun (1988), car il ne prend pas suffisamment en compte la variation.

Kerbrat-Orecchioni (1992 : 41-45) divise les marqueurs de la distance en deux catégories : 1) marqueurs non verbaux et paraverbaux et 2) marqueurs verbaux. Les marqueurs non verbaux et paraverbaux peuvent également indiquer l'état de la relation. Dans cette catégorie elle rassemble les *gestes*, la *distance psycho-sociale*, la *posture*, à

savoir l'orientation du corps, la *durée et l'intensité des contacts oculaires*, les *mimiques faciales*, l'*intensité articulatoire*, le *débit* et l'*articulation des phonèmes*. Quant aux marqueurs verbaux, qui nous intéressent ici, les termes d'adresse sont les marqueurs les plus importants dans la relation interpersonnelle. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 45) fait remarquer que la propriété par excellence du pronom de la deuxième personne est d'exprimer la distance (*vous* réciproque) ou la proximité (*tu* réciproque) entre les interlocuteurs. D'après elle (*ibid.*) aucune autre forme ne symbolise mieux une relation de familiarité et/ou de solidarité que le tutoiement.

Kerbrat-Orecchioni (1992 : 48-50) constate qu'il n'est pas simple d'expliciter les règles de répartition de T/V, car l'emploi de ces deux formes varie selon des facteurs hétérogènes. Elle distingue trois éléments plus importants : l'*âge* (qui, d'après Kerbrat-Orecchioni joue un rôle décisif dans le choix T/V), le *lien familial* et troisièmement lorsqu'il s'agit d'une interaction entre les adultes sans relation de parenté, le choix du pronom approprié se détermine selon la relation cognitive, sociale et affective des interlocuteurs (*ibid.*). Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*) souligne pourtant que tous les autres facteurs peuvent être neutralisés par les deux premiers. En plus, elle rappelle (1992 : 58) que comme ces règles sont floues, l'interprétation et l'application de ces règles peuvent différer entre les locuteurs, suscitant l'irritation, le malaise ou même une crise de l'interaction. Cela signifie que les interlocuteurs doivent négocier l'emploi du pronom personnel pour retrouver la symétrie. Pourtant, il n'est pas toujours possible pour les interlocuteurs de trouver une solution satisfaisante, lorsque leur opinion diverge quant à la forme la plus appropriée. Dans un tel cas l'un d'eux doit consentir à l'usage de l'autre, sinon un emploi dissymétrique donne une sensation de la hiérarchie entre les interlocuteurs (Kerbrat-Orecchioni 1992 : 50-51). L'opinion de Braun se diffère quelque peu dans ce cas. À son avis (1988 : 30-31), les locuteurs sont conscients de la variation et ainsi les différences dans l'adresse sont assez bien tolérées.

#### **4.3.2. L'axe vertical**

Dans le modèle de Brown et Gilman (1960 : 255), l'axe vertical désigne la relation de pouvoir entre les interlocuteurs qu'ils ont nommé la *sémantique du pouvoir*. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 71), par contre, parle de la *relation verticale* (soit le pouvoir, le rang, l'autorité, la dominance ou bien encore le système des places), mais qui équivaut, en gros, à la définition du pouvoir de Brown et Gilman.

#### 4.3.2.1. La dimension du pouvoir de Brown et Gilman

En ce qui concerne la sémantique du pouvoir du modèle de Brown et Gilman, il s'agit de la relation du pouvoir entre au moins deux individus. L'un d'eux a plus de pouvoir sur l'autre et ainsi est capable de contrôler le comportement de l'autre. Brown et Gilman (1960 : 255) font remarquer que cette relation du pouvoir est toujours une relation non réciproque au sens où les individus concernés ne peuvent pas exercer le pouvoir dans le même domaine du comportement. Comme nous l'avons vu dans le chapitre sur l'histoire des pronoms d'adresse, l'usage non-réciproque apparaît dans la sémantique du pouvoir de Brown et Gilman par l'emploi inégal des pronoms d'adresse : un supérieur emploie le pronom *tu* à l'égard de son interlocuteur qui lui est inférieur, mais est lui-même vouvoyé. Selon Brown et Gilman (*ibid.*), la position du pouvoir résulte surtout de la hiérarchie sociale des interlocuteurs, mais elle peut être déterminée également par les différences dans la force physique, la position économique, l'âge, le sexe ou le rôle institutionnel de l'individu, par exemple, dans l'église, l'armée ou la famille.

#### 4.3.2.2. La relation verticale de Kerbrat-Orecchioni

Kerbrat-Orecchioni (1992 : 71) explique que cet axe vertical invisible structure la relation interpersonnelle au cours de l'interaction. Les interlocuteurs peuvent se trouver placés en un lieu différent sur cet axe : l'un occupant une position haute, de *dominant* et l'autre se trouvant en position basse, de *dominé* (*ibid.*).

De même que la distance horizontale, la distance verticale est également de nature graduelle, mais contrairement à la relation horizontale, qui est en principe symétrique, la relation verticale est par essence dissymétrique (*ibid.*). Par conséquent, l'usage des termes d'adresse non-réciproque crée automatiquement une *hiérarchie* entre les interlocuteurs. Outre des pronoms d'adresse, une relation hiérarchique peut être exprimée par les titres et autres appellatifs. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 101) affirme que l'usage dissymétrique des pronoms d'adresse est aujourd'hui de plus en plus rare en France de sorte que la relation hiérarchique est plus souvent exprimée par ces autres formes d'adresse.

Selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 72), la relation verticale dépend à la fois de facteurs *externes* et *internes*. D'un côté, se trouvent les facteurs comme le sexe, l'âge, le statut, le rôle interactionnel ou même des qualités telles que la maîtrise de la langue et le

talent oratoire, la compétence professionnelle ou non, le prestige, le charisme, la force physique. Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*) donne quelques exemples des interactions qui sont en ce sens « inégalitaires » : échanges entre adulte et enfant, « maître » et élève et locuteurs natifs et non natifs. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 73) souligne toutefois que les places peuvent être constamment négociées dans une interaction. L'interlocuteur qui se situe dans une position plus basse au départ, peut parvenir à une position haute. D'un autre côté, la relation verticale dépend aussi de tout qui se passe au cours de l'interaction. Selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 74) « les comportements langagiers des interlocuteurs peuvent *refléter* certaines relations de pouvoir existant a priori entre les interactants, mais ils peuvent aussi les *confirmer*, les *contester*, les *constituer* ».

## **5. L'analyse du corpus**

Dans le chapitre 4, nous avons présenté les points principaux du modèle de Brown et Gilman et celui de Kerbrat-Orecchioni. Dans ce chapitre nous examinerons les dimensions de la relation interpersonnelle dans notre corpus.

Comme nous l'avons constaté au début de ce travail, notre corpus est composé de la correspondance authentique d'Adèle Schunck et d'Aimé Guyet de Fernex. Pour commencer notre analyse, nous considérons qu'il est important de donner quelques informations de base sur ces deux épistoliers pour mieux pouvoir entrer dans l'analyse des relations interpersonnelles de ceux-ci. Ensuite, nous donnerons une brève présentation quantitative du corpus après quoi nous procéderons à l'analyse plutôt qualitative au cours de laquelle nous observerons les occurrences des termes d'adresse employés dans la correspondance. Nous examinerons dans quel contexte apparaît le pronom V et dans quel contexte le pronom T. Dans la dernière partie de cette analyse, nous examinerons l'usage des formes nominales d'adresse dans le corpus. Ainsi nous essaierons de voir comment les termes d'adresse ont été employés dans l'écriture épistolaire authentique au XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, nous garderons à l'esprit le fait que notre corpus contient seulement la correspondance de deux personnes, ainsi nous ne pouvons pas donner des généralisations sur la base de notre conclusion.

### **5.1. Connaissances préliminaires du corpus**

Adèle Schunck et Aimé Guyet de Fernex ont vécu à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. Adèle était mariée et mère d'un garçon, Aimé était veuf et père de trois filles. Adèle était mariée avec Philippe Henri Schunk, compositeur et professeur de piano et parallèlement conservateur des tableaux de Madame la Dauphine, à savoir la fille de Louis XVI. Peut-être qu'Adèle a obtenu ce poste à la Cour grâce à son mari. Les deux époux avaient plus de trente ans de différence et il s'agissait d'un mariage de raison. (Cossart 2005 : 7-20)

Adèle avait trente et un ans et Aimé trente-quatre ans en 1824 quand ils sont tombés amoureux l'un de l'autre et ont choisi de maintenir dans le secret leur illégitime union. Les deux amoureux ont tout fait pour cacher leurs sentiments à la haute société ou à ce que l'on a appelé le « Tout-Paris ». Comme le couple Schunk faisait partie de ce « Tout-Paris », Adèle avait toujours peur d'être reconnue lorsqu'elle se retrouvait avec Aimé à Paris. (Cossart 2005 : 7-20)



Il est important également de comprendre la société de parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle. Cossart (2005 : 27) souligne qu'à l'époque la bourgeoisie suivait un strict code de l'honneur invisible dans la vie quotidienne. Le souci de perdre son honneur amenait à l'individu suivre des principes qui assuraient la respectabilité sociale, c'est-à-dire il était essentiel d'éviter tout acte immoral et comportement indécent (*ibid.*). Bien que les deux amoureux aient poursuivi durant vingt-cinq ans leur relation illégitime, la constante peur de perdre l'estime sociale a conduit également leur comportement (*ibid.*). Cossart constate (2005 : 27) qu'à l'époque le divorce n'était pas possible, seulement la séparation de corps, mais Adèle ne l'a jamais demandé à son mari. Quant à ce code d'honneur qui prédominait dans les cercles bourgeois français au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Cossart souligne (*ibid.*) qu'il s'agissait surtout d'un code des apparences qui reposait sur le code du secret. Même lorsque le mari d'Adèle soupçonnait sa femme d'infidélité, selon Cossart (2005 : 28), il a toujours gardé le silence, car le scandale aurait attaqué également son honneur.

## **5.2. Présentation du corpus**

La correspondance de ces deux épistoliers consiste au total d'environ cinq mille lettres, mais dans le recueil compilé par Paula Cossart figurent seulement 327 lettres, dont 227 sont écrites par Adèle et 100 par Aimé. Paula Cossart souligne qu'elle n'a rien modifié au texte original, même l'orthographe originale est conservée, quelques majuscules étant ajoutées pour faciliter la lecture. Les exemples tirés du corpus et présentés dans ce qui suit ne sont pas non plus modifiés, nous n'avons pas non plus touché à l'orthographe originale. Le tableau 1 ci-dessous illustre comment les lettres se distribuent au cours des années. Le tableau démontre bien que la correspondance a été plus active au début de leur relation intime, ce qui est tout naturel. Il est toutefois à noter que seulement quelques lettres écrites pendant les dernières années de leur correspondance figurent au recueil, car Paula Cossart signale (2005 : 516) qu'à partir de la lettre d'Aimé produite en septembre 1837, seulement la moitié des lettres d'Adèle sont classées et celles qui ne sont pas classées sont rarement datées. Ainsi il a été impossible à Cossart de faire le décompte des lettres. Quant aux lettres d'Aimé, après la lettre de septembre 1837, seules deux lettres ont été trouvées.

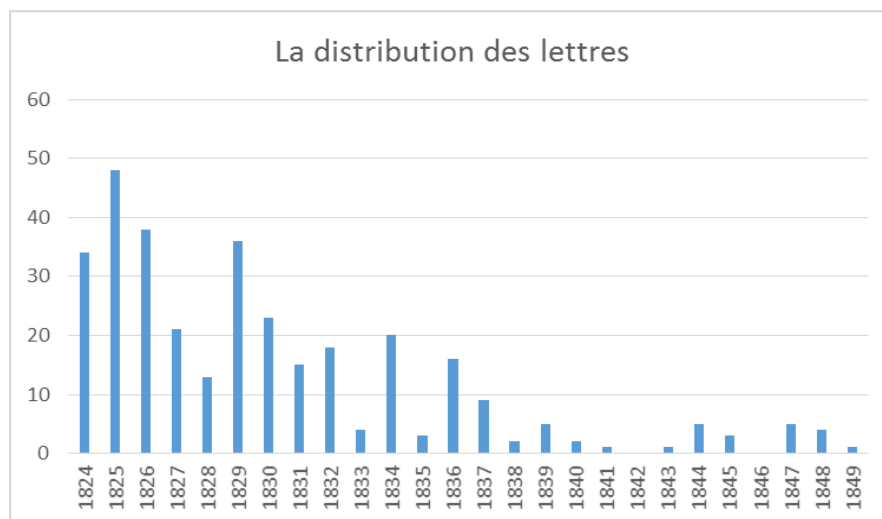


Tableau 1 : La distribution des lettres au cours des années

### 5.3. Analyse qualitative du corpus

#### 5.3.1. T et V réciproque

Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre 4.3.1., selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 45), le pronom *vous* réciproque est surtout considéré comme marqueur de la distance. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 61) souligne que l'usage symétrique de V exprime la considération et le respect. L'observation des occurrences de V réciproque dans notre corpus confirme cet usage. Au début de leur échange épistolaire, quand la relation intime vient de s'éveiller, les amoureux gardent encore une distance entre eux et emploient en règle générale le pronom V. Il est à noter aussi que, selon Coffen (2002 : 234), à l'époque le tutoiement entre amis de sexe opposé était considéré comme inconvenable. L'exemple ci-dessous est tiré de la deuxième lettre d'Adèle à Aimé.

1. Il est inutile que *vous* m'écriviez. Je *vous* verrai jeudi ; soyez à 11h ½ à la barrière. *Vous* me verrez descendre de voiture, je prendrai un fiacre, il ira au pas et *vous* ne me rejoindrez que lorsque je ferai arrêter. (le 24 juin 1824 : p.68)

Dans sa première lettre publiée Aimé emploie également le pronom V s'adressant à Adèle ; le V est utilisé même lorsqu'il exprime des sentiments plus intimes.

2. Je ne crois pas pouvoir aimer plus que je *vous* aime. Recevez les mille baisers dont je charge ce papier pour *vous*. Que ne puis-je être moi-même mon courrier ! (le 6 juillet 1824, p. 73)

Une autre remarque que nous avons faite en observant notre corpus est le fait qu'Adèle emploie le V lorsqu'elle écrit des choses plus formelles. Elle profite de sa position à la Cour pour aider Aimé à avancer dans sa carrière. Aimé dirige une institution scolaire et pour trouver des élèves, il a besoin du soutien d'Adèle et surtout du soutien du mari d'Adèle qui promeuvent son institution dans les cercles de la haute société et cherchent à arranger l'institution sous la protection de la Cour. Adèle utilise quelquefois le pronom le plus formel en parlant de ses affaires comme dans la lettre du 19 octobre 1824 :

3. Mon cher Aimé, je tâcherai de *vous* voir demain, il faut absolument que nous nous entendions pour *votre* demande, la chose presse. Restez chez *vous*, si cela m'est possible, j'irai sur les 1.h. Je pars lundi des Tuileries, il faut que je sache si la chose se fera ou non : je *vous* contera ce que j'ai fait ce matin, car je suis allée à Bagatelle et j'ai pu parler de notre affaire. Tout m'ennuie loin de *toi* ; je ne sais plus que penser à *toi*, pauvre cher ami. (le 19 octobre 1824, p. 102)

Le V réciproque est également utilisé lorsqu'une troisième personne est présente lors de l'écriture de la lettre et surtout si cette personne participe à la composition de la lettre. Cela est le cas, par exemple, quand Aimé est malade et sa mère transmet la lettre à Adèle. Lorsqu'Adèle est devenue enceinte d'Aimé et qu'elle doit se faire avorter, son amie, la seule qui est au courant de leur relation intime, aide à écrire à Aimé après l'opération.

4. Tout est terminé aussi heureusement que possible, cher petit frère, nous regrettons de *vous* l'apprendre si tard mais impossible de *vous* prévenir plus tôt. (la partie écrite par Cécile)

Je *vous* écris deux mots, très cher, pour augmenter *votre* tranquillité, je crois maintenant aux miracles, car lorsque *vous* saurez tout ce qui s'est passé *vous* penserez comme moi. Adieu, je *t'aime* de toute mon âme, viens jeudi à 1h ½. (le 8 mars 1825, p. 122)

En ce qui concerne le T réciproque, selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 45) et Brown et Gilman (1960), il sert à marquer la solidarité, la familiarité et l'intimité. Notre corpus démontre bien cette tendance. Le T réciproque apparaît pour la première fois dans notre corpus dans une lettre d'Aimé. Il emploie le V réciproque tout au long de la lettre, sauf dans une phrase, où il exprime ses sentiments profonds envers Adèle. Après cette éruption de bonheur, il remet à vouvoyer Adèle.

5. Je l'ai relue vingt fois, cette lettre délicieuse, et vingt fois j'y ai trouvé quelque nouvelle raison pour *vous* aimer davantage. J'y ai vu que *tu* m'aimes, ô ma bien aimée, que je dois, que je puis *te* faire goûter le bonheur, que je dois travailler à me distinguer pour me rendre de plus en

plus digne de *toi* et que *tu* m'aimeras toujours davantage à mesure que je remplirai plus fidèlement tous mes devoirs. Quelle douce récompense, quel puissant encouragement ! Oui, ma douce amie, *vous* aurez cette satisfaction, tous mes devoirs seront remplis. (le 6 juillet 1824, p. 72)

Cette tendance se voit bien aussi postérieurement dans leur correspondance. Adèle recourt en général plus longtemps au pronom *vous*, mais elle emploie le T surtout lorsqu'elle veut effacer la distance entre eux et voir Aimé plus proche d'elle.

6. *Vous* demeurez si loin qu'il faut une heure avant de *vous* trouver : plaignez moi donc, je brûle du désir de *vous* voir et je n'en vois pas le moyen. Adieu, chéri, je *te* verrai peut-être avant que cette lettre *te* parvienne. J'ai besoin de *t'*embrasser, de *t'*entendre me dire que *tu* m'aimes pour la vie. (le 15 septembre 1824, p. 89)

### 5.3.2. L'Alternance du V et T ou le passage du V au T

Quant à l'emploi des termes d'adresse, nous avons mentionné dans le chapitre 4.3.1.2. que, selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 50), les interlocuteurs visent toujours à la symétrie dans une interaction. Comme les préférences personnelles influent sur le choix du pronom personnel et l'opinion sur la forme appropriée peut différer entre les interlocuteurs, une dissymétrie peut surgir dans l'interaction (*ibid.*). Pour retrouver la symétrie, les interlocuteurs doivent négocier l'usage du pronom d'adresse. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 50) explique que cette négociation peut se produire explicitement ou implicitement.

Selon Johanna Isosävi (2010 : 47) en le français moderne le tutoiement est rarement immédiat et nous pouvons imaginer que dans le français du XIX<sup>e</sup> siècle le T était encore plus rarement le premier choix dans une interaction entre inconnus. Kerbrat-Orecchioni constate (1992 : 63) que la relation des interlocuteurs évolue aussi bien tout au long d'une interaction qu'au cours « d'une histoire conversationnelle » de sorte que la distance diminue progressivement. Ainsi, continue-t-elle (*ibid.*), arrive le moment où « l'on est « mûr » pour le « tu » » et il est naturel de proposer le passage au T réciproque. Si le passage est explicite, l'un des locuteurs propose le tutoiement, par exemple, de la façon suivante « et si on se tutoyait ? » ou « Il est peut-être temps qu'on se tutoie ? » (exemples donnés par Kerbrat-Orecchioni) (*ibid.*). En revanche, Kerbrat-Orecchioni (1992 : 50) explique que si le passage est implicite, l'un des locuteurs recourt au pronom T dans l'espoir que son interlocuteur réponde avec le même pronom. Si son interlocuteur trouve qu'il est trop tôt pour le tutoiement et continue l'usage de V,

le premier locuteur revient à l'emploi du pronom V. Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*) fait remarquer qu'il peut s'ensuivre une sorte de ballet sur l'axe horizontal où les locuteurs avancent et reculent pour trouver la compréhension mutuelle sur la forme d'adresse appropriée. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 64) est d'avis qu'une fois que l'usage de T est adopté, ce choix est irréversible, car le retour au V est vu comme le symptôme d'une véritable crise de la communication. Elle ajoute (1992 : 64-65) qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles le *voutoiment*, à savoir l'alternance du T et du V, était encore courant, mais dans le français actuel il est quasiment disparu à l'exception de quelques emplois particuliers. Pourtant, d'après l'étude de Havu (2013 : 86), l'alternance peut apparaître même dans le français actuel, lorsque l'interlocuteur hésite entre les deux pronoms ; il s'agit d'une sorte de période de transition avant de passer au tutoiement définitif. Weil (1983 : 68) constate qu'au XIX<sup>e</sup> siècle comme aux siècles précédents l'alternance d'une forme à l'autre était très normale. Il était courant que les gens se vouvoient en public, mais se tutoient dans l'intimité (*ibid.*). Elle (1982 : 69) ajoute qu'à l'époque entre un homme et une femme le voutoiment était un « jeu amoureux ». Grimaud (1989 : 69) fait remarquer que l'usage des termes d'adresse plus formels, par exemple, l'emploi du V, du titre ou du nom de famille, peut apparaître entre amoureux ou amants lorsqu'ils veulent souligner l'intimité. En outre, selon Grimaud (*ibid.*) il peut s'agir également d'un moyen de contrôler une situation nouvelle qui peut rendre les amoureux nerveux.

Coffen constate (2002 : 232) qu'après la Révolution, l'ancienne tradition du flottement entre le tu et le vous a réapparu, surtout dans les drames romantiques. Dans notre corpus, nous analysons l'alternance des termes d'adresse comme le voutoiment dans les lettres d'Adèle pendant les premiers six mois jusqu'à ce qu'elle décide d'employer le T définitivement, après quoi nous considérons les variations entre les pronoms d'adresse plutôt comme passage provisoire du T au V. Comme Aimé commence à employer le pronom *tu* très vite dans sa correspondance, nous analysons tous les exemples tirés de ses lettres comme un passage provisoire du T au V.

En observant notre corpus, nous trouvons que l'usage du voutoiment existait dans une certaine mesure encore dans le français du XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux épistoliers amoureux de notre corpus n'étaient pas en contact seulement à travers leur correspondance, mais en outre, ils se rencontraient en secret régulièrement. Malheureusement nous ne savons pas comment ils s'adressaient face à face et si l'un

d'eux proposait le tutoiement. Dans leur correspondance c'est Aimé qui commence le premier à employer le T à l'égard d'Adèle. Dans la lettre envoyée à Adèle le 26 juillet en 1824, donc seulement un mois après le début de leur relation intime, Aimé fait le choix d'employer le pronom T et il l'emploie dorénavant dans presque toute leur correspondance, à quelques exceptions près que nous présenterons plus tard dans notre analyse. En revanche, Adèle recourt à l'usage du V pendant cinq mois avant de passer définitivement à l'emploi du T. Elle tutoie Aimé pour la première fois dans la lettre envoyée le 7 septembre 1824 et elle emploie le pronom *tu* tout au long de la lettre, ainsi de juin au début de septembre elle n'utilise que le V à l'égard d'Aimé. Après cette lettre de septembre elle commence à alterner entre les deux termes d'adresse. L'alternance du T et du V est courante dans ses lettres jusqu'en décembre. Elle peut alterner entre ces deux formes d'adresse même dans une même lettre. Comme nous venons de le mentionner dans le chapitre précédent elle peut vouvoyer dans presque toute la lettre et puis employer le T dans les parties plus intimes ou dans les parties où elle éprouve une confusion de sentiments :

7. Adieu, je me sens bien triste et pourtant en *vous* quittant j'étais plus gaie qu'à l'ordinaire. Mon ami, deux mots si *tu* étais là rendraient le calme à mon âme, un baiser réchaufferait mon pauvre cœur. *T'*enverrai-je cette sottise lettre ? Ne va-t-elle pas aussi *t'*attrister ? *Tiens*, reçois mille baisers. Ne la relis pas. Puisque *tu* es un autre moi-même *tu* dois connaître tous les mouvements que *tu* donnes à ce cœur rebelle, ses jouissances et ses peines. Il ne doit pas avoir un secret pour *toi* ; je *t'*enverrai donc ce papier, mon bien-aimé, je voulais causer avec *toi* ; *te* parler de cette matinée délicieuse que j'ai passée à *tes* côtés. (le 23 septembre 1824, p. 93)

Nous avons fait également remarquer que dans les lettres où Adèle emploie principalement le V, elle peut passer au T dans la dernière phrase, à savoir dans la clôture de la lettre, mais elle est aussi liée à l'intimité :

8. *Reçois* mille tendresses. *Embrasse* les petites pour moi. Toute à *toi*. (le 22 septembre 1824, p. 92)
9. Aimé, je *te* presse sur mon cœur, *tu* dors. Je ne peux plus dormir. (le 14 octobre 1824, p. 101)
10. Je *t'*embrasse tendrement, petit ami, je suis à *toi* pour la vie. P.S. *Tu* es plus heureux que moi, *tu* reçois de mes nouvelles et je suis privée de cette jouissance. (le 15 octobre 1824, p. 102)

Dans la lettre écrite à Aimé le 29 et le 30 octobre 1824 Adèle fait un passage explicite du V au T après quoi l'usage du V décroît considérablement dans la correspondance.

11. Je quitte ce *vous* qui *te* déplaît, chéri, je ne sais pourquoi il s'est présenté à mon esprit. Ne suis-je pas empressé à *te* plaire et n'est-ce pas la raison qui doit me guider dans le choix des expressions que je dois employer en *te* parlant. Je commence à penser que le *vous* est trop froid lorsque l'on s'aime et que *toi* convient mieux à l'amour. (le 30 octobre 1824, pp. 105-106)

Cependant, le vouvoiement apparaît de temps en temps dans les lettres d'Adèle aussi postérieurement. Comme elle peut soudain reprendre l'usage du V et écrire toute une lettre en utilisant le V, nous trouvons qu'il s'agit plutôt de l'alternance, car les lettres de ce type ne donnent aucune impression d'une sorte de crise de la communication non plus. Dans quelques lettres, le style plus formel et quelquefois le contexte donnent plutôt l'impression qu'Adèle est peut-être entourée par d'autres personnes et qu'elle a peur de la lecture illicite ou elle a peur que la lettre puisse tomber dans les mauvaises mains, ce qui explique bien l'utilisation du V et le style plus formel. En outre, au début de leur relation, jusqu'à la Révolution de juillet 1830 Adèle est attachée à la Maison du duc de Bordeaux où elle s'occupe des enfants du défunt duc de Berry. Cossart explique (2005) qu'à cause de à ce poste, Adèle passe du temps à la Cour parmi la haute société où le langage formel est la règle. Par conséquent, il se peut qu'il soit tout naturel à Adèle d'utiliser le V également lorsqu'elle s'adresse à Aimé.

### 5.3.3. Passage du T au V

Comme nous l'avons déjà mentionné, selon Kerbrat-Orecchioni le passage du T au V est très rare dans le français actuel. À notre d'avis il est possible que l'alternance T/V se présente encore dans une certaine mesure au XIX<sup>e</sup> siècle avant que les locuteurs passent au tutoiement définitif. Sur la base de son corpus, Isosävi (2010 : 53) constate que les interlocuteurs qui se tutoient normalement, peuvent passer au V pour exprimer soit le mécontentement soit le respect. Les exemples tirés de notre corpus semblent bien confirmer cela, mais tous les passages du T au V sont provisoires et les épistoliers retournent toujours à l'usage du T réciproque.

Tout au long de leur correspondance, à cause de la jalousie qu'elle éprouve souvent, Adèle fait des reproches à Aimé sans aucune raison ce qui naturellement irrite Aimé ou le rend triste. Après avoir reçu une lettre d'Adèle où elle met en doute le dévouement et la fidélité d'Aimé, il répond en employant le V presque pendant toute la lettre, bien qu'il ait déjà tutoyé Adèle dans la lettre précédente. Après avoir épanché son

mécontentement et sa frustration, il recommence à utiliser le pronom *tu* pour exprimer son amour pour Adèle.

12. Cruelle amie ! et c'est *vous* qui me mettez à de pareilles épreuves. Si c'est une épreuve, elle est atroce. Si *vos* reproches sont sérieux, ils sont un supplice pour moi et je ne puis les supporter. *Votre* lettre me déchire l'âme. Pourquoi ne pas me parler franchement ? [...] Je *vous* le répète, chère amie, et mon bonheur sera de *vous* le répéter mille et mille fois, si *vous* n'avez pas besoin de l'entendre pour en être convaincue : je *vous* aime, je *t'*aime, je *t'*aimerai toujours, *tu* fais tout mon bonheur, *tu* as rallumé dans mon cœur des sentiments que j'y croyais éteints pour jamais. (le 12 septembre 1824, p. 87)

Dans une lettre Adèle, évoque une insulte qu'Aimé lui avait fait avant et ce souvenir moins agréable la vexe de sorte qu'elle passe au pronom *vous*. Il nous semble, toutefois, qu'Adèle plaisante partiellement en exprimant ce mécontentement :

13. Voilà, mon bel ami, ce que *vous* méritez : je n'oublie rien et je tiens compte de tout aux gens que j'aime. Vraiment, mon cher, si je *vous* laissais faire et dire je prendrais une triste idée de ma personne ; aussi je prends de *vous* celle que *vous* méritez, et comme chaque faute mérite punition, attendez *vous* à supporter celle qui *vous* est due, et *vous* verrez au moins que la persévérance égale la force du reproche. Pensez que j'ai de la mémoire. (le 6 septembre 1825, p. 164)

En fait, notre corpus démontre que le passage du T au V se produit parfois également dans le cas de plaisanteries. Il semble que dans l'exemple suivant il s'agisse plutôt d'une plaisanterie avec une nuance de sarcasme, car le reste de la lettre ne suggère aucun mécontentement. Grimaud (1989 : 68) mentionne que les titres peuvent être employés par humeur entre les intimes pour « effectuer un éloignement émotionnel temporaire ». Nous trouvons que c'est le cas dans l'exemple suivant où Adèle s'adresse à Aimé en utilisant le titre *seigneur*<sup>1</sup> :

14. D'abord ces mots ont frappé mes yeux. Puisque *tu* veux toutefois que je *te* dise que je *t'*aime, je *te* le répète encore : oui je *t'*aime. Vraiment *seigneur*, le grand malheur je *vous* prie de *vous* faire dire et redire que *vous* m'aimez. La chose est elle si fatigante et si pénible, faut-il que je *vous* aide à le répéter ? (le 26 juin 1830, p. 353)

L'exemple suivant tiré d'une lettre d'Aimé, où il emploie autrement le T, démontre le passage du T au V lié au respect et il se peut qu'il s'agisse également d'un moyen

---

<sup>1</sup> Par la première phrase de cet exemple Adèle réfère au commentaire qu'Aimé a écrit dans la lettre précédente. Aimé a exprimé qu'il aime Adèle, mais comme Adèle toujours l'oublie, Aimé doit lui répéter ses expressions d'amour de nouveau.



d'accentuer l'éloge qu'il fait d'Adèle. Dans la lettre précédente, Adèle lui avait envoyé un poème.

15. Recevez mes compliments, Madame, sur *vos* talents poétiques : *vos* vers m'ont enchanté, je les ai répétés avec délices, et les cordes de ma lyre frémissent de joie lorsqu'elles accompagnent l'expression naïve et douce de *vos* sentiments pour *votre* ami. (le 26 juillet 1824, p. 80)

Adèle éprouve souvent de la culpabilité du fait qu'elle est infidèle à son mari, mais en même temps elle a peur que sa relation avec Aimé soit dévoilée et qu'elle le perde. Dans cet exemple qui suit, elle exprime une sorte de menace si les intentions d'Aimé envers elle ne sont pas pures :

16. Pardonnons, mon chéri, des soupçons qui ne sont pas, malheureusement, sans réalité : que je me reproche la conduite que je mène ! Tout ce que je dis et fais, Aimé, si *vous* ne me donniez pas l'assurance d'être un jour tout pour moi ; si j'entrevois que *vos* intentions ne soient pas pures et invariables ; je *vous* le dis, je *vous* le jure même, malgré l'union qui existe entre nous je *vous* fuirais et *vous* fuirais pour toujours. (le 28 octobre 1824, pp. 104-105)

Dans l'exemple suivant, Adèle vient d'écrire que son mari lui avait rendu visite. Nous pensons que pour soulager peut-être la jalousie qu'Aimé pourrait éprouver, elle utilise le V pour souligner l'intimité qui existe entre Aimé et elle.

17. Aimé, ne tremblez pas : *vous* savez que le secrétaire est devant la porte de communication, on ne peut que se donner la main et échanger des politesses. *Vous* pouvez dire avec Louis IV – elle est à moi, elle ne peut jamais être à un autre. Oui, chéri, je suis à *vous*, à *vous* pour la vie. (le 4 décembre 1826, p. 232)

De même, il nous semble que le passage du T au V est fait, dans cette lettre écrite par Aimé, pour souligner le sentiment qu'il a pour Adèle. Puis le retour au tutoiement à la fin.

18. Voilà *votre* empire, mon bien aimé, *vous* enchantez ma vie, *vous* êtes la source de mon bonheur, mais il n'y a pas de bonheur sans *vous* et *vous* ne permettez même pas la comparaison. [...] Adieu cher Ange, tu sais comme je t'aime. Le sais-tu ? (le 2 août 1836, p. 443)

A partir de la lettre écrite le 10 septembre 1839 Adèle retourne définitivement à l'usage du pronom V et le style devient plus formel. Nous ne pouvons qu'en deviner les raisons. Il se peut qu'Adèle ait peur que quelqu'un d'autre lise ses lettres. Quelles que soient les raisons, Adèle ne peut pas s'exprimer comme avant ce qui se voit dans l'exemple suivant.

19. Je *vous* embrasse tendrement, bien tendrement, et *vous* aime de même.  
*Vous* savez tout ce que je ne puis *vous* dire. (le 12 septembre 1839, p. 479)

À la lettre du 4 septembre, 1840 Paula Cossart a ajouté une note qui précise qu'Adèle adresse les lettres d'Aimé à sa domestique, appelée Thérèse, pour ne pas être découverte, ce qui explique l'usage de V également dans les lettres postérieures. Aussi l'usage des formes nominales d'adresse diminue-t-il considérablement et Adèle adresse les lettres à « ma chère amie » référant à Thérèse, tous les autres termes affectifs disparaissant des lettres. Il y a encore deux lettres écrites par Aimé, l'une le 6 septembre 1844 et l'autre le 17 juillet 1845, où il emploie également le vouvoiement et le style est devenu plus formel. Pourtant, il s'adresse à Adèle encore en écrivant « mon bon ange » et exprime toujours son amour :

20. *Vous* savez si et comme je *vous* aime. (le 6 septembre 1844, p. 487)

21. [...] permettez que je *vous* embrasse de loin aussi tendrement que je *vous* aime. (le 17 juillet 1845, p. 490)

La lettre d'Adèle écrite le 12 août 1847 révèle que le mari d'Adèle est mort. Cossart constate (2005 : 32) qu'après la mort de son mari Adèle a refusé de rendre publique sa relation avec Aimé. Cela a peut-être d'une manière influé sur leur relation. Jusque-là tous les deux ont toujours signé les lettres avec le symbole AA qui signifie « Aimé et Adèle », mais après cette lettre Adèle signe toujours avec les lettres A.S. ou encore plus formellement Adèle Schunk.

#### **5.4. Les formes nominales d'adresse**

Jusqu'ici nous avons analysé l'usage des pronoms d'adresse dans notre corpus. Pourtant, il est possible d'exprimer la relation interpersonnelle également à l'aide des formes nominales d'adresse. Dans le chapitre 4.1. nous avons présenté la classification des formes nominales d'adresse (FNA) de Braun. Comme le constate Kerbrat-Orecchioni (1992 : 52), toutes les catégories de FNA de Braun ne sont pas exploitées en français ; toutefois la langue française est relativement riche quant aux expressions appellatives. Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*) rappelle que l'emploi correcte de ces expressions appellatives implique une connaissance de règles relativement précises, par exemple, le degré de familiarité entre les expressions tels que « Monsieur », « Dupont », « Jacques », « coco », « chéri » etc. diffèrent considérablement.

Selon Olivieri (1980 : 49) les termes d'adresse ont une double fonction ; d'une part, une *fonction discriminative* et, d'autre part, une *fonction de mise à distance*. La première signifie qu'à l'aide des termes d'adresse il est possible d'attirer l'attention d'une personne en la désignant parmi un ensemble d'interlocuteurs possibles. Il souligne (*ibid.*) qu'il existe des différences dans « la finesse discriminative » des vocatifs, par exemple, *Monsieur* ou *Madame* sont moins discriminants que, par exemple, le prénom. Quant à la deuxième fonction, il signifie que le choix d'un terme d'adresse exprime toujours également quelque chose sur la relation que le locuteur a avec son interlocuteur. Le terme d'adresse utilisé révèle toujours la nature du lien qui unit les interlocuteurs. Ainsi, la signification de la relation n'est pas la même si l'on s'adresse à son chef en lui disant *Monsieur Dupont* ou par son prénom *Pierre*.

Perret est également d'avis (1970 : 113) que la FNA peut avoir différentes fonctions : si on s'adresse à l'inconnu en utilisant *monsieur*, selon Perret, il s'agit de la dimension de la connaissance, mais lorsqu'on l'emploie à l'égard d'un supérieur, il est question de la dimension de la hiérarchie. Pareillement, le prénom peut s'utiliser pour s'adresser à la personne connue (également dimension de la connaissance) ou à la personne qui est inférieure ou égale (dimension de la hiérarchie). Perret (1970 : 113) conclut : « Ainsi le comportement linguistique du locuteur est le même s'il ne connaît pas l'allocutaire ou si celui-ci lui est supérieur, s'il connaît l'allocutaire ou si celui-ci lui est égal ou inférieur. »

Perret constate (1970 : 113) que les dimensions hiérarchiques, telles que l'âge et le statut social, influent toujours sur le choix d'un terme d'adresse, surtout lorsque deux personnes se rencontrent pour la première fois. Elle fait remarquer également (*ibid.*), que ces dimensions hiérarchiques ralentissent la transformation de la relation vers l'intimité.

Kerbrat-Orecchioni mentionne (1992 : 53-54) que dans le français actuel se présentent deux sortes de difficultés liées au choix d'une forme nominale d'adresse. Premièrement, il peut être difficile pour le locuteur de choisir la forme appropriée, lorsqu'il ne possède pas les informations nécessaires sur son interlocuteur, par exemple, sur son âge ou son statut. Dans un tel cas, le locuteur doit chercher des signes dans l'apparence physique (tels que rides, cheveux gris) ou la façon de parler de celui-ci et faire le choix se fondant sur cette information. Deuxièmement, en dépit de toute

information nécessaire, le locuteur peut toutefois se trouver dans une situation difficile, s'il pense que son interlocuteur « n'est ni un étranger, ni un proche » et ainsi, aucune forme d'adresse ne lui semble appropriée – « Monsieur » est trop solennel, le prénom trop familier, le nom de famille trop cavalier (*ibid.*). Comme le fait remarquer Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*), ces difficultés peuvent surgir également dans la rédaction des formules d'ouverture et de clôture de certains types de lettres. Il est à noter que Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*) serait encline à parler d'une *crise des appellatifs* en français moderne, tellement les situations désagréables sont fréquentes. Selon Kerbrat-Orecchioni (*ibid.*), cette crise des appellatifs pourrait expliquer en partie la raréfaction des FNA, car dans les cas où le locuteur ne trouve pas une FNA appropriée, il est tenté d'éviter l'usage d'une FNA complètement. Olivieri constate (1980 : 49) que dans des situations pareilles, le locuteur recourt souvent à un *vous* prudent.

Noailly (2005 : 35) classe les formes nominales d'adresse dans quatre catégories : 1) interpellatifs par excellence, à savoir les titres tels que *Excellence, Seigneur ; Maman, Papa ; Monsieur, Madame, Maître ; Marquise* pour nommer quelques-uns ; 2) noms propres comme noms de famille, prénoms et surnoms ; 3) noms relationnels, par exemple, *collègue, compagnon, ami, mari, femme, époux* etc. ; 4) « mots doux » valorisants et utilisés couramment dans l'interpellation affectueuse divisés en trois sous-catégories a) *trésor, ange, cœur, amour* b) noms d'animaux : *biche, canard, lapin, puce* c) adjectifs divers : *jolie, belle, douce, charmante, petite, aimée*.

Dans le chapitre sur les formes d'adresse, nous avons présenté la classification des FNA de Braun. Nous rappelons encore, avant de commencer notre analyse sur les formes nominales d'adresse, que la classification des FNA adoptée dans le cadre de ce mémoire de maîtrise diffère de celle de Braun. Seulement, certaines catégories apparaissent dans notre corpus de sorte que nous excluons la catégorie de termes de parenté, les termes de profession, les titres, les noms abstraits et les termes précisant la nature de la relation, car dans notre corpus, ces exemples peuvent être inclus dans la catégorie des termes affectueux. Dans ce travail, les FNA seront classées dans les catégories suivantes : 1) les *termes affectifs à valeur positive* 2) les *prénoms* et 3) les titres *Monsieur, Madame*.

Le tableau suivant présentera les fréquences des FNA dans notre corpus. Pour avoir les résultats nous avons compté toutes les occurrences des FNA dans les 327 lettres.

<b>Forme nominale d'adresse</b>	<b>Nombre d'occurrences</b>	<b>%</b>
Termes affectifs à valeur positive	1463	85,8
Prénoms	232	13,7
<i>Monsieur, Madame</i>	9	0,5
<b>Au total</b>	1704	100

Tableau 2 : Les fréquences des FNA

La catégorie « Termes affectifs » est la plus fréquente avec 85,8 % des FNA, ce qui n'est peut-être pas étonnant étant donné qu'il s'agit d'un corpus formé des lettres d'amour. La deuxième catégorie contient les prénoms avec la fréquence de 13,7 %. Il est à noter que dans le corpus étudié il n'y aucune occurrence de patronyme. Il faut également ajouter que toutes les occurrences des prénoms (Npr) de la forme Mon - Npr (*mon Aimé*), Mon - adj. - Npr (*mon cher Aimé*) ou adj. Npr (*cher Aimé*) sont incluses dans la catégorie des termes affectifs à valeur positive. Noailly (2001 : 435) fait la remarque que le déterminant possessif devant le prénom donne un effet d'intimité. Le grand nombre des prénoms et des termes affectifs indique que la relation entre les épistoliers est familière à quoi l'on pouvait également s'attendre. Comme les titres du type *Monsieur, Madame* sont peu nombreux, cela nous signale que les situations formelles apparaissent rarement dans le corpus étudié. Les titres professionnels qui apparaissent dans notre corpus sont également inclus sous la catégorie des termes affectifs à valeur positive, car le contexte suggère qu'il est plutôt question des mots doux.

#### **5.4.1. Termes affectifs**

Dans son article *Termes d'adresse et injures* Delphine Perret (1968 : 7) fait une distinction entre les relations intimes et les relations « non intimes ». Selon elle les premières se caractérisent par un emploi particulier des modes d'adresse. Le degré de l'intimité dans une relation définit l'usage de termes d'adresse (*ibid.*).

Minna Nevala constate (2004 : 86) que les termes affectifs forment la catégorie la plus flexible des termes d'adresse dans toutes les langues. Selon Braun (1988 : 10) les

termes affectifs sont définis plutôt par leur contexte et leur fonction que par leurs caractéristiques formelles ou sémantiques. Elle ajoute (*ibid.*) que lorsqu'on s'adresse aux petits enfants ou à quelqu'un de proche, presque n'importe quel nom peut servir de forme d'adresse. Comme le souligne Braun (*ibid.*), les termes affectifs peuvent se conventionnaliser, pourtant la créativité linguistique et l'imagination individuelle jouent un rôle important dans l'usage des noms comme termes affectifs. Rosier (2006 : 184) est d'avis qu'après une négociation implicite ou explicite entre les interlocuteurs, n'importe quel mot peut devenir doux.

Comme le souligne Perret (1968 : 11), la relation intime se libère d'une certaine façon des contraintes sociales ce qui permet une plus grande liberté d'expression envers l'autre. Selon elle (*ibid.*), l'intimité ne rend pas seulement possible l'usage des FNA strictement personnelles, mais en outre, elle permet au locuteur de s'adresser à son interlocuteur de façon multiple et d'utiliser des diminutifs, surnoms, sobriquets, et autres termes métaphoriques que l'on peut nommer par exemple mots tendres ou hypocoristiques (terme préféré par Perret). Il est à noter que selon Perret (1968 : 12) même les injures peuvent être interprétées comme des mots doux si elles sont prononcées avec une intonation tendre. Également Rosier est d'avis (2006 : 176) que « de l'insulte au mot doux, il n'y a parfois qu'une question de contexte ».

Rosier constate (2006 : 184) que tout comme les insultes, les mots doux peuvent être *situationnels*, à savoir, ils ne sont utilisés que dans une situation spécifique et sont ainsi valides seulement à un instant particulier. Selon Rosier, la fête de Saint-Valentin est un exemple d'une telle situation : durant la fête de Saint-Valentin les amoureux adoptent temporairement Valentin/Valentine. Rosier parle (2006 : 185) également des « *circulèmes* », à savoir qu'elle considère des mots doux et des insultes comme étant « des indicateurs linguistiques de la manière dont circule un discours ». En d'autres termes, les mots doux portent une information sur le degré d'intimité de la relation (*ibid.*).

Rosier (2006 : 185) a élaboré une échelle d'affectivité liée à l'intimité de la relation. Elle explique (*ibid.*) que chaque échelle représente un étage de la relation à laquelle on peut s'arrêter. Les niveaux d'échelle vont des noms utilisés plus publiquement aux mots employés plutôt au secret. Au premier niveau se trouvent les prénoms qui ne sont pas véritablement affectifs, mais qui peuvent devenir doux selon

les situations (Rosier 2006 : 186). Rosier souligne (*ibid.*) que ce niveau a de la signification seulement par rapport à une situation préalable où le prénom n'était pas employé, par exemple, le passage de *Monsieur* à *Jean*. Cela se produit souvent parallèlement au passage du V au T. Le niveau suivant prend le sens également par rapport au niveau précédent (*Jean* devient *Jeannou*). À cette étape Rosier (*ibid.*) classe les dénominations de l'autre employées par ses proches ou, par exemple, les surnoms (exemple de Rosier : « mes amis m'appellent *Jeanjean* »). Au troisième niveau, la relation devient plus intime et le mot doux ordinaire est « réactualisé » pour exprimer la nouvelle relation : Jean devient *mon chéri*. Au dernier niveau le degré de l'intimité permet d'employer n'importe quel mot, ou même n'importe quelle métaphore comme mot doux si seulement un pacte tacite existe entre les locuteurs. À cette étape Rosier classe également les mots doux dont l'usage intime est très limité, comme, par exemple les injures (*ma putain*).

Dans notre corpus l'échelle d'affectivité des termes affectifs à valeur positive va des mots moins affectifs comme *mon frère* jusqu'aux mots très intimes et plus spirituels comme *cher amour*. La diversité des termes affectifs apparaissant dans le corpus étudié est grande, et on y trouve presque 60 formes différentes :

mon aimé / ma aimée, chère adorée, cher/mon amant, mon (cher) âme, cruel ami/cruelle amie, mon + (adj.) + ami/amie, cher/chère amour / mes chères amours, mon + (adj.) + ange, ma chère belle, mon unique/cher bien, mon (bien) chéri, mon bien-aimé / ma bien-aimée, (mon) bijou adoré, mon bonheur, bonheur (et malheur/tourment) de ma vie, chère boussole, chère, mon (très) cher, ma chérie / chéri, ma belle dame, enchanteur,	mon époux, douce esclave d'un tyran, mon espérance, mon (seul/unique) espoir, tout mon espoir dans cette vie, être adoré, chère/petite femme, femme bien-aimée / impitoyable, cher petit frère, mon frère, fripon, mon bon génie, chère grondeuse, grave instituteur, ma chère maitresse, malheur de ma vie, chère moitié de moi-même, mon beau Monsieur, monstre, cher/pauvre minet, ma plus douce pensée, cher Papillon, cher Personnage,	ma + (adj.) + petite, adj. + prénom, ma/mon + (adj.) + prénom, cher Professeur, mon seigneur, sirène, cher trésor, trésor chéri, chère tourterelle, tyran de mon cœur, mon (cher) tout, ma (douce/chère) vie, cher voleur  my all, my very dear, my dearest friend, my happiness, my dear life, my lord and lover, chère Love, my/ma Love, my dear love, petit Lovelace, the queen of my heart and life
--	---	---

Tableau 3 : Les termes affectifs à valeur positive dans le corpus

Selon Rosier (2006 : 189), les termes affectifs peuvent avoir des caractéristiques morphologiques, micro-syntaxiques ou sémantiques et stylistiques. Comme caractéristiques morphologiques elle distingue les suivantes :

- reduplication syllabique (*chouchou, loulou*),
- dérivations avec suffixes affectifs (*papounet- papa*),
- les apocopes (*pap'*),
- les aphérèses (*Zazette* pour Elisabeth),
- les variantes néologiques explicitées ou non (*piloutou*), régionalismes, mots étrangers

Rosier (2006 : 189) explique que dans la catégorie des caractéristiques micro-syntaxiques appartient la détermination nominale, à savoir l'usage du déterminant possessif devant un nom qui est une façon d'exprimer l'intimité et de rendre, par exemple, le prénom plus doux. Autre manière micro-syntaxique est l'usage des adjectifs devant un terme affectif. Il est à noter, comme le souligne Noailly (2001 : 437), qu'au lieu de déterminer des qualités inhérentes à l'interlocuteur, ces adjectifs décrivent plutôt la nature de la relation du locuteur vis-à-vis de l'interlocuteur.

Pour les caractéristiques sémantiques et stylistiques, Rosier (*ibid.*) propose la répartition dans les champs sémantiques suivants : légumier (*mon chou*), animalier (*mon lapin*), spirituel (*mon âme*), physique (*mon gros, ma belle*), scatologique (*ma crotte*), imaginaire conte de fée/stéréotype social (*ma princesse*). Nous présenterons plus en détail les occurrences de notre corpus étudié dans ce qui suit.

Dans le corpus examiné le nombre total des occurrences des termes affectifs à valeur positive est de 1462. Les tableaux suivants présentent les six termes affectifs les plus fréquemment employés par Adèle et par Aimé. L'unité de pourcentage présente la proportion d'un terme affectif par rapport à tous les termes affectifs à valeur positive employés par Adèle / Aimé.

Les termes affectifs à valeur positive les plus employés par Adèle	Nombre d'occurrences	%
mon + (adj.) + ami	417	45
mon + (adj.) + ange	108	12
chéri	83	9
mon + (adj.) + prénom	78	8,5
mon + (adj.) + aimé	65	7
mon + (adj.) + bien-aimé	64	7

Tableau 4 : Les termes affectifs à valeur positive les plus employés par Adèle



Les termes affectifs à valeur positive les plus employés par Aimé	Nombre d'occurrences	%
ma + (adj.) + amie	112	21
(ma) chérie	94	17
(mon) + (adj.) + ange	84	16
ma bien-aimée	64	12
mon + (adj.) + prénom	62	11,5
(ma) + (adj.) + femme (+ adj.)	22	4

Tableau 5 : Les termes affectifs à valeur positive les plus employés par Aimé

Le nom relationnel *ami* / *amie* est le plus employé par tous les deux avec le nombre d'occurrences de 417, et de 112 respectivement. Dans la liste d'Adèle, la deuxième place est occupée par le mot doux *ange*. Pourtant, il convient de dire que nous avons classé séparément les occurrences de *mon* + (adj.) + prénom (78 occurrences) (par exemple *mon cher Aimé*) et *adj.* + prénom (35 occurrence) (par exemple *cher Aimé*). Si nous faisons la somme des deux, le terme affectif à valeur positive à la deuxième place est le prénom auquel l'épistolier a antéposé le déterminant possessif *mon*, ou bien un adjectif. En revanche, même si l'on additionne également les prénoms de la liste d'Aimé, à savoir le nombre d'occurrences de 62 de *mon* + *adj.* + prénom et celui de *adj.* + prénom (12 occurrences), ils occuperaient seulement la quatrième place avec le nombre d'occurrences de 74. Ainsi nous pouvons dire qu'à l'écrit Aimé préfère s'adresser à Adèle en usant des mots doux *chérie* et *ange* sans ou avec le possessif *ma* / *mon*. Adèle emploie également assez souvent le mot doux *chéri* (83 occurrences). Quant au nom *aimé*, nous avons décidé de le classer comme mot doux dans toutes les occurrences du nom *aimé* écrit avec une minuscule. Comme nous ne pouvons pas savoir s'il s'agit de fautes d'orthographe occasionnelles, seulement *Aimé* écrit avec une majuscule est classé comme prénom. Ainsi le mot doux *aimé* apparaît dans les lettres écrites par Adèle environ 65 fois et le mot semblable *bien-aimé* 64 fois. De même, le mot doux *bien-aimé* est utilisé assez souvent (62 occurrences) par Aimé. Le nom relationnel *femme* antéposé par le possessif et/ou par un adjectif apparaît 22 fois dans les lettres composées par Aimé. Si nous considérons le classement sémantique présenté par Rosier (cf. ci-dessus) et le classement de Noailly (cf. ci-dessus), nous pouvons constater que dans le corpus étudié les termes affectifs à valeurs positive sont principalement des noms relationnels (par exemple *ami/amie*, *femme*, *époux*, *frère*) ou il fait autrement référence à des êtres humains (par exemple *dame*), et des mots doux (par exemple *chéri/chérie*, *ange*, *aimé/-e*, *bien-aimé/-e*, *amour*, *mon très cher*, *trésor*), mais quelques

noms à résonances spirituelles apparaissent quelque fois également (par exemple *âme, bonheur, espoir, espérance*). Dans notre corpus nous avons classé quelques noms qui en général sont classifiés comme titres, tels que *Monsieur, Seigneur, Instituteur, Maître*, sous la catégorie des termes affectifs à valeur positive (par exemple *mon beau Monsieur* ou *maître Guyet*) en raison du contexte.

Quant aux noms à résonance animalière, physique ou imaginaire / conte de fée, il en y a quelques occurrences dans notre corpus également (tels que animalier : *minet, papillon, tourterelle*, physique : *belle, petite, grondeuse*, imaginaire/conte de fée : *enchanteur, monstre, sirène*). Au début, il nous a paru assez étonnant de trouver des occurrences de mots doux anglais dans le corpus, mais cela s'explique par le fait qu'Aimé, dans son rôle de professeur, enseignait l'anglais et essayait d'encourager Adèle à apprendre cette langue. Bien que la fréquence des mots doux anglais soit modeste dans notre corpus, nous trouvons que leurs occurrences sont intéressantes. Les mots doux anglais apparus sont les suivants : *chère Love (4), my/ma Love (3), my all (2), my dear life (2), my dear love (2), my very dear (1), my dearest friend (1), my happiness (1), my lord and lover(1), petit Lovelace (1), the queen of my heart and life (1)*.

Dans ce qui suit, nous continuons la présentation des caractéristiques morpho-syntaxiques des termes affectifs à valeur positive. Perret (1968 : 12) constate que les termes affectifs peuvent se présenter sous les formes suivantes :

1. N ; N + diminutif (*poussin, poussinet*)
2. adjectif – N (*petit poussain*)
3. possessif – (adjectif) – N (*Mon (petit) poussin*)

Les termes affectifs à valeurs positive de notre corpus apparaissent également sous toutes les formes mentionnées ci-dessus. Le tableau suivant présente la fréquence de ces différentes formes dans notre corpus.

Forme	%
possessif – (adjectif) – N	64
adjectif – N	30
N, N + diminutif	6
<b>Au total</b>	<b>100</b>

Tableau 5 : La fréquence des différentes formes des termes affectifs

Dans notre corpus, les termes affectifs à valeur positive apparaissent majoritairement sous la forme « possessif – (adjectif) – N » (par exemple *ma chérie* et *mon cher ange*) avec 64 %. Le terme affectif le plus employé de cette forme est clairement le nom *mon ami* / *mon amie* avec 193 occurrences et, si on ajoute également les occurrences de la forme *mon* + *adj.* + *ami* / *amie*, ce nom apparaît sous cette forme 283 fois en tout. Adèle préfère clairement l’usage de la forme *mon ami* plus qu’Aimé (174 occurrences contre 19), mais comme nous l’avons déjà mentionné, le nom relationnel *ami* est le mot doux le plus employé dans les lettres écrites par Adèle.

La forme « adjectif – N » occupe la deuxième position avec 30 % (par exemple *cher trésor*). Sous cette forme le mot doux qui apparaît le plus souvent est également le nom relationnel *ami*, auquel on antépose l’adjectif *cher*. La forme *cher* + *ami* est employée par Adèle 165 fois contre les 52 occurrences chez Aimé. Certes, il est naturel que les occurrences d’Adèle soient plus nombreuses étant donné que le nombre de ses lettres est beaucoup plus grand. Pourtant, nous pouvons faire la remarque qu’Aimé préfère utiliser un terme affectif à valeur positive antéposé par un adjectif, à savoir la forme *mon/ma* + *adj.* + *N* ou *adj.* + *nom* plutôt que la forme *mon/ma* + *N*. Les autres adjectifs qui apparaissent sous la forme « adjectif – N » sont *pauvre*, *petit/-e*, *bon/bonne*, *tendre*, *cruel/cruelle* et *aimé*, mais leur nombre d’occurrences est considérablement plus petit que celui de *cher*. Dans le corpus étudié, aucun article n’accompagne les termes affectifs du type « adjectif – N ».

La forme « N, N + diminutif » apparaît dans seulement 6 % des cas. Il faut pourtant noter que dans notre corpus il n’y a aucune occurrence de la forme « N + diminutif », ainsi les termes affectifs de cette catégorie apparaissent seulement sous la forme « N » (par exemple *amour* et *chéri*). Le nom qui apparaît indiscutablement le plus sous cette forme est *chéri/-e* (45 occurrences). D’autres termes affectifs à valeur positive qui apparaissent sous cette forme sont *trésor* (5 occurrences), *aimé* (4 occurrences), *ami* (3 occurrences), *amour* (2 occurrences), *fripon* (2 occurrences) et le reste seulement une fois : *monstre*, *ange*, *bijou*, *bien-aimé*, *sirène*, *enchanteur*.

La forme « possessif – (adjectif) – N » contient un adjectif approximativement dans 40 % des cas. Selon Olivier (1980 : 53) les adjectifs qui peuvent qualifier une FNA sont peu nombreux, les plus courants étant *cher*, *pauvre*, *petit* et *vieux*. Dans le corpus étudié, l’adjectif le plus fréquent est *cher* qui a environ 650 occurrences au total

dans les formes « possessif – (adjectif) – N » et « adjectif - N » (par exemple *mon très cher bien-aimé* ou *cher trésor*). Les autres adjectifs sont largement plus rares, par exemple *chéri/-e* apparaît environ 56 fois, *bon/-ne* et *pauvre* environ 40 fois et *petit/-e* et *tendre* seulement 15 fois. En plus de ces adjectifs, dans notre corpus apparaissent également les adjectifs *adoré/-e* (12 occurrences), *beau/belle* (9 occurrences), *cruel/-le* (6 occurrences), *douce* (4 occurrences), *aimé/-e* (3 occurrences), *unique* (3 occurrences), *impitoyable* (1 occurrence) et *grave* (1 occurrence).

Noailly constate (2005 : 42) que dans le français moderne l'usage de l'adjectif *cher* a diminué largement, surtout à l'oral. À l'écrit *cher* est toujours fréquemment employé, mais Noailly (*ibid.*) fait la remarque que son usage à l'écrit est également devenu assez conventionnel de sorte que la valeur propre de l'adjectif est largement oubliée. L'adjectif *cher* fait plutôt partie d'une formule de politesse à l'écrit où le sens du mot ne signifie plus rien, par exemple, on peut dire *cher Monsieur* ou *chère Sophie* à quelqu'un qui ne vous est pas cher (*ibid.*). Notre corpus démontre bien que l'usage de l'adjectif *cher* était très courant à l'écrit au XIX<sup>e</sup> siècle. L'adjectif n'est pas employé seulement avec les termes affectifs dans l'ouverture ou la clôture de la lettre, mais également dans le cours de la lettre. Selon Noailly (*ibid.*), la position de l'épithète *cher* n'est pas insignifiante. Elle peut être anté- ou postposée, mais Noailly (*ibid.*) est d'avis que l'antéposition donne à l'adjectif *cher* un effet ironique. D'après elle, la nuance dans les phrases suivantes est différente : *cet ami cher m'a dit l'autre jour...* et *ce cher ami m'a dit l'autre jour...* Même si cet adjectif est sensible à l'altération du sens, Noailly (2005 : 43) souligne qu'il n'est pas automatique. Elle ajoute (*ibid.*) également que si le déterminant possessif est couplé avec l'adjectif *cher*, cela plutôt diminue l'effet d'intimité : elle constate que *mon cher cœur* est moins intime que *mon cœur*. Afin que la proximité se rétablisse, il est possible d'ajouter l'adjectif *petit* avec *cher*, par exemple *mon cher lapin* vs *mon petit cher lapin* ou *ma chère puce* vs *ma petite chère puce*. En ce qui concerne notre corpus, dans la plupart des cas l'adjectif *cher* apparaît devant le relationnel *ami/amie* sans le déterminant possessif (*cher ami/chère ami*). En plus, l'adjectif est souvent antéposé aux mots doux tels qu'*aimé/-e*, *trésor*, *ange*, *amour*, *petite*, *âme*. À notre avis, il ne s'agit pas d'un effet ironique dans notre corpus, bien que l'adjectif *cher* soit presque toujours antéposé. Noailly (*ibid.*) constate encore que dans le français moderne ce n'est plus l'adjectif *cher* qui marque de l'attachement, en revanche, c'est plutôt le participe passé du verbe *chérir*, *chéri* qui peut fonctionner seul comme

interpellatif ou comme épithète postposée d'un nom. Comme nous venons de le mentionner, dans notre corpus *chéri* apparaît dans toutes les deux fonctions, mais ses occurrences sont nettement moins nombreuses (au total environ 101 occurrences) que celles de l'adjectif *cher*.

#### 5.4.2. Les prénoms

Selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 52), en français actuel l'usage du prénom seul est courant dans les relations familiales. Weil (1985 : 72) fait la remarque que dans le français d'aujourd'hui l'usage du prénom est de plus en plus répandu. Pourtant elle ajoute (*ibid.*) qu'auparavant la situation était différente. Au XIX<sup>e</sup> siècle l'usage du prénom était surtout réservé à l'intimité. Selon elle (*ibid.*), certains manuels ont même recommandé de ne pas s'adresser à quelqu'un par son prénom en public.

Dans le corpus étudié le nombre d'occurrences des prénoms est de 232 au total. Ils représentent 13,7 % des formes nominales d'adresse examinées. Comme nous l'avons mentionné, cette catégorie se compose seulement des prénoms, car dans le corpus étudié n'apparaît aucun patronyme comme interpellatif. Nous rappelons que selon Noailly (2001 : 435) le déterminant possessif devant le prénom donne un effet d'intimité. C'est la raison pour laquelle nous avons exclu de cette catégorie toutes les formes de « Mon – Npr » (*mon Aimé, mon Adèle*), « Mon - adj. – Npr » (*mon cher Aimé, ma chère Adèle*) et adj. Npr (*cher Aimé, cher Adèle*). La plupart des occurrences des prénoms seuls (225 occurrences) se trouvent dans les lettres écrites par Adèle à quoi on pouvait s'attendre dans la mesure où la plus grande partie des lettres dans le recueil sont d'elle. Nous avons toutefois observé qu'Adèle les utilise abondamment par rapport à Aimé. Lorsqu'Aimé emploie le prénom, il préfère des formes plus affectives mentionnées ci-dessus. Quant au contexte où les prénoms seuls apparaissent, le corpus étudié nous démontre qu'ils peuvent apparaître aussi bien dans les parties plus intimes que dans les lettres plus neutres, mais l'emploi apparaît surtout dans les phrases où Adèle exprime sa passion envers Aimé.

22. *Aimé*, prends ma vie ou donne moi la mort. (le 31 mai 1826, p. 191)

23. *Aimé*, je n'ai qu'un désir, c'est qu'un même coup nous frappe, la vie sans toi me serait odieuse. (le 16 janvier 1826, p. 183)

24. Tu le sais, *Aimé*, je n'aime que toi, ne cherche que toi. (le 24 octobre 1826, p. 229)

Les prénoms sont employés non seulement dans les lettres où le pronom d'adresse est le T, mais aussi dans les lettres où Adèle utilise le vouvoiement. Selon Eva Havu (2012 : 62) même dans le français actuel le prénom n'est pas nécessairement accompagné par le pronom *tu*. L'exemple 25 démontre la première occurrence du prénom seul dans les lettres écrites par Adèle.

25. Je vous chéris, *Aimé*, au-delà de mes forces. (le 19 septembre 1824, p. 90)

26. Ne fronchez pas le sourcil, *Aimé*, on ne se corrige pas de ses deffauts en un jour. (le 19 septembre 1824, p. 90)

Le prénom seul apparaît dans les exclamations :

27. *Adèle* ! n'est-ce pas honteux après cinq années, de s'aimer comme de jeunes mariés ! (le 25 mai 1829, p. 299)

28. Oui, *Aimé*, heureuse ! Cette promenade aux Tuileries m'a rappelé tous les premiers instants de notre amour. (le 21 mai 1829, p. 292)

En outre, il nous semble qu'Adèle emploie le prénom lorsqu'elle veut accentuer sa réponse ou qu'elle veut retenir l'attention d'Aimé.

29. Oui, *Aimé*, j'ai eu le tort de me fâcher cela peut être vrai. (le 19 novembre 1826, p. 231)

30. Écoute, *Aimé*, je t'ai aimé comme malgré moi. (le 8 septembre 1825, p.167)

Le prénom apparaît parfois dans la clôture de la lettre en lieu des termes affectifs.

31. Je te couvre de baisers. Adieu *Aimé*. (le 15 janvier 1825, p. 120)

32. Unis pour toute la vie. *Aimé*, je suis heureuse, je t'adore, et tu m'aimes. (le 12 novembre 1825, p. 176)

33. *Adèle* je t'adore, et je serai toujours ton amant (le 28 mai 1827, p. 248)

34. *Aimé* je t'adore. Sois toujours mon amant. (le 27 mai 1827, p. 247)

Il est employé dans les questions :

35. Dis-moi, *Aimé*, est-il possible que tu sois indifférent pour moi ? (le 9 décembre 1825, p. 180)

36. Qu'en dis-tu *Aimé* ? (le 7 mars 1827, p. 234)

Le prénom seul apparaît également lorsqu'Adèle s'inquiète pour Aimé :

37. Mais, *Aimé*, je ne veux pas que tu sortes, j'ai assez de chagrin sans chercher à les augmenter en te faisant faire une imprudence. (le 15 février 1829, p. 284)

38. Je te répète, *Aimé*, que tu as de grandes dispositions à avoir un mauvais estomac. (le 9 février 1829, p. 277)

Nous trouvons que l'usage abondant du prénom seul dans les lettres d'Adèle est dû également au fait qu'elle ne veut pas être si éloignée d'Aimé et l'usage du prénom donne l'impression d'une conversation avec Aimé. L'usage du prénom seul est plus courant pendant les premières années de leur correspondance. Postérieurement, l'emploi s'amointrit en faveur des termes affectifs.

#### 5.4.3. Monsieur, Madame

Les titres *Monsieur* et *Madame* représentent 0,5 % des formes nominales d'adresse examinées. Ces titres apparaissent toujours sous la forme *tout court* « *Monsieur, Madame* », à savoir sans patronyme, prénom ou complément. Au total *Monsieur* est employé 4 fois et le nombre d'occurrences de *Madame* est de 5. Toutes les occurrences de *Madame* apparaissent dans les trois premières lettres écrites par Aimé en juillet 1824. De même le terme *Monsieur* est utilisé dans les premières lettres d'Adèle, mais il apparaît deux fois aussi ultérieurement.

Grimaud (1989 : 55) constate que le titre « Monsieur » *tout court* est employé lorsqu'on s'adresse à des personnes de statut social plus élevé et si on veut accentuer le respect, il est possible d'ajouter la fonction de la personne après le titre (par exemple, *Monsieur le Professeur*). En revanche, selon Grimaud (*ibid.*), dans cet emploi il vaudrait mieux éviter l'usage d'un nom propre avec le titre. Il ajoute toutefois que ce terme peut être employé également dans d'autres conditions. Selon lui (1989 : 56), depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, le terme est employé par les domestiques dans les maisons bourgeoises et aristocratiques lorsqu'ils s'adressent ou réfèrent à leur employeur (par exemple *Madame est servie* ou *Madame est sortie*). En outre, il est à noter que d'après Grimaud (*ibid.*) « Monsieur » et « Madame » seuls peuvent être employés aussi pour référer au mari ou à l'épouse, surtout dans les récits. Il mentionne (1989 : 89) également l'usage occasionnel de « monsieur » entre intimes d'une façon humoristique pour effectuer un éloignement émotionnel temporaire, à savoir, le titre est utilisé à l'égard de quelqu'un avec qui on a une relation familière et normalement l'emploi d'un titre n'est pas nécessaire. Grimaud (*ibid.*) présente quelques extraits de cet usage du *Dictionnaire Larousse* du XIX<sup>e</sup> siècle : « *Monsieur* ne veut pas. *Monsieur* n'en fait qu'à sa tête. Allez, *Monsieur*, vous êtes un petit vilain. » Pour finir, il mentionne (1989 : 69) l'usage hypocoristique des titres seuls, lequel usage peut apparaître, par exemple, entre les amoureux ou les amants qui emploient le titre, le pronom V ou le nom de famille pour

souligner l'intimité ou parfois pour contrôler une situation nouvelle qui peut rendre les amoureux nerveux.

Comme nous l'avons dit, dans le corpus étudié les premières occurrences de *Monsieur* apparaissent dans les premières lettres écrites par Adèle. Nous sommes d'avis que dans ces premiers exemples il s'agit encore de l'usage formel où *Monsieur* est utilisé pour exprimer le respect et pour garder la distance.

39. Serez-vous digne de juger le triste cœur que je vous donne en tremblant, et lui saurez-vous gré de tout ce qu'il fait pour vous ? Que je redoute, *Monsieur*, de vous aimer ! (le 24 juin 1824, p. 67)

Dans l'exemple suivant, Adèle fait référence à la lettre qu'Aimé a écrite au mari d'Adèle et son mari la lui avait présentée. À notre d'avis il s'agit toujours d'un emploi plutôt formel.

40. J'ai la lettre que vous avez écrite, on me l'a remise. J'y vois l'assurance de votre amitié pour la personne à laquelle elle est adressée. *Monsieur*, que la fausseté est horrible ! (le 25 juin 1824, p. 68)

Nous savons que dans la lettre écrite par Aimé le 5 juillet, le ton formel est intentionnel, car Adèle laisse son mari lire la lettre. Paula Cossart (2005 : 505) nous rend consciente de cela dans une note du recueil.

41. Veuillez, je vous prie, *madame*, s'il est auprès de vous, lui en témoigner de nouveau toute ma reconnaissance. (le 5 juillet 1824, p. 71)

Nous trouvons que dans l'exemple suivant le monsieur est employé plutôt au sens où il fait référence au terme époux.

42. Il me semble que tu n'aurais pas dû monter si tôt à cheval « qui va doucement va long-tems » et tu reprends trop vite tes anciennes habitudes. La diète, *Monsieur*, de l'eau rougie et de tems en tems un baiser de votre amie. (le 23 juin 1826, p. 197)

L'exemple suivant montre bien l'usage de ce « Monsieur » d'intimité dont parle Grimaud (1989 : 68). Le titre est employé par humeur pour donner un effet d'éloignement temporaire. Ici le terme donne même l'impression de l'emploi non-réciproque.

43. Votre servante *Monsieur*, je vais fermer cette lettre qui n'est qu'une rapsodie, après, toutefois, vous avoir prié d'excuser mon english et d'admirer mon cœur. (le 27 mai 1827, p. 246)



#### 5.4.4. La position des formes nominales

Johanna Isosävi (2010 : 127) explique que les formes nominales d'adresse peuvent être analysées également selon leur position dans l'acte de langage. Selon elle (*ibid.*) les FNA peuvent apparaître en premières positions, en positions médianes qui signifie qu'au moins un terme précède ou suit la FNA en question, et en positions finales. Voici des exemples de chaque position :

##### 1<sup>ère</sup> position :

44. *Aimé*, l'amour est la plus grande punition que dieu ait assigné à l'homme.

##### Positions médianes :

43. Que penses-tu, *mon Ange*, de la femme que tu aimes ?

44. Adieu, *trop cher ami*, je t'embrasserais si tu étais là.

45. Voilà, *cher ami*, l'effet de tes embrassements

##### Position finale :

46. Enfin tu te portes bien et moi aussi, *chéri*.

Le tableau suivant montre comment les formes nominales d'adresse du corpus étudié se situent dans l'acte de langage.

Forme Nominale d'adresse	Position			
	1 <sup>e</sup>	Médiane	Finale	Au total
Terme affectifs à valeur positive	22 %	70 %	8 %	100 %
Prénoms	41 %	57 %	2 %	100 %
<i>Monsieur. Madame</i>	2 %	98 %	0 %	100 %

Tableau 6 : Les positions des FNA dans l'acte de langage

Le tableau ci-dessus montre bien que toutes les formes nominales d'adresse apparaissent principalement en position médiane. La première position arrive en deuxième place pour la fréquence dans toutes les catégories, mais la différence entre la position première et la position médiane est plus petite dans le groupe des prénoms. La fréquence du groupe des prénoms en première position peut s'expliquer par leur nature appellative. Il nous semble qu'Adèle emploie souvent le prénom au début de la phrase

afin d'attirer l'attention d'Aimé. Aussi bien les prénoms que les termes affectifs à valeur positive apparaissent en première position dans l'ouverture de la lettre.

<b>Les termes affectifs à valeur positive</b>	<b>Position</b>			
	<b>1<sup>e</sup></b>	<b>Médiane</b>	<b>Finale</b>	<b>Au total</b>
possessif – (adjectif) – N	17 %	75 %	8 %	100 %
adjectif – N	27 %	65 %	8 %	100 %
N, N + diminutif	8 %	80 %	12 %	100 %

Tableau 7 : La position des termes affectifs à valeur positive dans acte de langage

Nous avons également étudié la position de divers termes affectifs pour faire la comparaison. La position médiane est la plus fréquente pour tous les types de termes affectifs. Les différences apparaissent lorsque nous étudions les positions en deuxième place. La première position arrive en deuxième place pour la fréquence dans les catégories des formes « adjectif – N » et « possessif – (adjectif) – N », mais entre ces deux formes la forme « adjectif – N » est employée le plus souvent (27 %) dans cette position, tandis que la position finale est en deuxième place dans la catégorie des formes « N, N + diminutif ».

## 6. Conclusion

Dans ce travail, nous avons analysé l'usage des pronoms d'adresse *T = tu* et *V = vous* et des formes nominales d'adresse dans la correspondance authentique d'Adèle Schunck et d'Aimé Guyet de Fernex. Leur correspondance donne un aperçu sur une écriture intime au XIX<sup>e</sup> siècle. Le corpus de cette étude comprend au total 327 lettres, dont 227 sont écrites par Adèle et 100 par Aimé. À notre connaissance les formes d'adresse ont été assez peu étudiées en français pour la dite période. Comme Adèle Schunck faisait partie de la haute société de Paris et Aimé Guyet de Fernex, comme directeur d'une institution scolaire, était bourgeois, il nous a paru intéressant de voir, si cela se reflétait dans leur choix des termes d'adresse. Il faut pourtant souligner que même s'ils étaient proches de la cour sous Louis XVIII et Charles X, ils n'étaient pas des célébrités, mais plutôt des gens ordinaires, ce qui, à notre avis, donne une valeur ajoutée à cette correspondance.

Premièrement, dans la partie théorique, nous avons approché le sujet en abordant le concept de l'écriture ordinaire et, en particulier, nous nous sommes concentrées sur la notion et l'évolution de la lettre. Nous avons étudié les traits typiques de la lettre d'amour et la construction d'une image de soi dans la correspondance amoureuse. Dans le chapitre suivant, nous nous sommes familiarisées avec l'évolution des manuels épistolaires.

Le rôle des formes d'adresse a été analysé avec les dimensions interpersonnelles présentées par Brown et Gilman (1960) et par Kerbrat-Orecchioni (1992). L'analyse que nous avons entreprise ne donne qu'une idée de l'usage des termes d'adresse au XIX<sup>e</sup> siècle. Comme notre corpus consistait seulement des lettres de deux épistoliers, il va de soi que nous ne tirons pas de conclusions universelles sur l'usage des termes d'adresse en français au XIX<sup>e</sup> siècle. Afin d'avoir des conclusions plus solides, il nous faudrait évidemment un corpus plus large.

Kerbrat-Orecchioni constate (1992 : 64) qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles l'alternance des pronoms d'adresse était encore chose courante et, Coffen (2002 : 232) fait la remarque qu'après la Révolution l'alternance entre le *tu* et le *vous* a réapparu, surtout dans les drames romantiques. Notre hypothèse de départ présumait que 'au XIX<sup>e</sup> siècle l'alternance des pronoms d'adresse apparaissait encore dans une certaine mesure dans le langage quotidien, au moins à l'écrit. L'étude de notre corpus soutient cette supposition. Dans le corpus étudié l'alternance des pronoms d'adresse apparaît surtout

dans les premières lettres écrites par Adèle. D'abord, elle recourt plus longtemps au pronom V, ensuite pendant quelques mois, elle alterne entre les deux pronoms, parfois dans une même lettre. Dès qu'elle passe définitivement à l'emploi du T, l'usage du pronom V diminue considérablement dans la correspondance. Dans les lettres d'Aimé l'alternance est moins fréquente. Après le passage le pronom T, il fait seulement parfois des passages provisoires du pronom T au V. Ces passages sont liés surtout à l'expression des sentiments comme le mépris, l'affection ou le respect. Nous parlons de passages provisoires, car l'usage du pronom T est toujours repris, si on exclut les lettres écrites pendant les dernières années de la correspondance. Selon Kerbrat-Orecchioni (1992 : 64) une fois que l'usage de T est adopté, ce choix est irréversible, car le retour au V est vu comme le symptôme d'une véritable crise de la communication. Dans leur correspondance les deux épistoliers retournent définitivement à l'usage du V en septembre 1839. Les lettres ne témoignent aucune crise de la communication, ainsi nous ne pouvons que deviner les raisons de ce changement. Nous savons seulement que le mari d'Adèle est mort en 1847, mais en dépit de cela, Adèle a refusé de rendre publique sa relation avec Aimé. Cela a probablement influé sur leur relation, mais cela n'explique pas pourquoi ils ont repris l'usage du V presque 10 ans avant.

Coffen constate (2002 : 233) que vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle le tutoiement s'était répandu dans le langage de la vie familiale et vers la fin du siècle l'usage du pronom T était devenu plus courant également entre les époux. Notre corpus démontre bien que les deux amoureux se traitent l'un l'autre comme égaux et s'adressent principalement par le T réciproque.

Quant à l'usage des FNA dans le corpus, le nombre des termes affectifs à valeur positive est le plus grand avec 1463 occurrences. Les prénoms arrivent à la deuxième place avec 232 occurrences. Comme il s'agit d'un corpus formé des lettres d'amour, la fréquence des termes affectifs n'est pas étonnante. La diversité des termes affectifs apparaissant dans le corpus étudié est grande, et on y trouve presque 60 formes différentes. Le nom relationnel *ami / amie* est le mot doux le plus employé par les deux épistoliers. Les autres termes affectifs les plus fréquents sont *mon ange*, *chéri / chérie*, *mon + (adj.) + prénom*, *mon bien-aimé / ma bien-aimée*, *mon aimé* et *ma + (adj.) + femme*.

Le thème de ce mémoire nous a paru très intéressant, bien qu'il ait été relativement difficile de trouver des études concernant l'usage des termes d'adresse au XIX<sup>e</sup> siècle. Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, le sujet est assez étudié dans le français moderne et principalement à l'oral. Nous sommes également d'avis que l'analyse des formes d'adresse d'un corpus oral du français actuel aurait probablement été plus fructueuse. Du moins, l'étude de l'emploi réciproque et non réciproque des pronoms d'adresse serait plus facile à réaliser à l'aide d'un corpus oral, ou, si on emploierait un corpus écrit, il devrait être sous la forme du dialogue. Pour analyser des relations interpersonnelles dans un corpus écrit, il serait important de voir la réaction immédiate de l'interlocuteur, ce qui n'est pas évident, lorsqu'on analyse une correspondance. Il faut pourtant ajouter que, même si l'analyse de notre corpus n'était pas toujours simple, il nous a beaucoup intéressé et nous sommes d'avis qu'il offre possibilités pour les études diverses, par exemple, pour l'étude de la construction de l'image de soi, cette correspondance serait un bon corpus.

## Bibliographie

Amossy, Ruth (1998). « La lettre d'amour du réel au fictionnel » IN *La lettre entre réel et fiction*, Siess, J. (éds.). Paris : Sedes, pp. 73-94.

Bossis, Mireille (2005). « La place nécessaire de l'épistolaire dans les écrits du for privé » IN *Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bardet, J-P. et Ruggiu, F-J. (éds.). Paris : PUPS, pp. 73-77.

Boureau, Alain (1997). « The Letter-Writing Norm, a Mediaeval Invention » IN *Correspondence. Models of Letter-writing from the Middle Ages to the Nineteenth Century*, Chartier, R., Boureau, A. & Dauphin, C. Cambridge : Cambridge University, pp. 24-58.

Braun, Friederike (1988). *Terms of Address. Problems of patterns and usage in various languages and cultures*. Berlin : Mouton de Gruyter.

Brown, Roger et Gilman, Albert (1960). « The Pronouns of Power and Solidarity » IN *Style in Language*, Sebeok, T.A. (éds.). Cambridge : M.I.T Press, pp. 253-276.

Chartier, Roger (1997). « Secrétaires for the People ? » IN *Correspondence. Models of Letter-writing from the Middle Ages to the Nineteenth Century*, Chartier, R., Boureau, A. & Dauphin, C. Cambridge : Cambridge University, pp. 59-111.

Coffen, Béatrice (2002). *Histoire culturelle des pronoms d'adresse. Vers une typologie des systèmes allocutoires dans les langues romanes*. Paris : Honoré Champion.

Cossart, Paula (2005). « Introduction » IN *Vingt-cinq ans d'amours adultères. Correspondance sentimentale d'Adèle Schunck et d'Aimé Guyet de Fernex 1824-1849*. Paris : Fayard, pp. 7-63

Dauphin, Cécile (1997). « Letter-Writing Manuals in the Nineteenth Century » IN *Correspondence. Models of Letter-writing from the Middle Ages to the Nineteenth Century*, Chartier, R., Boureau, A. & Dauphin, C. Cambridge : Cambridge University, pp. 112-157.

Grimaud, Michel (1989). « Les appellatifs dans le discours. *Madame, Mademoiselle, Monsieur*, avec et sans nom propre », *Le français moderne*, avril 1989 ½, pp. 54-78

Guesle-Coquelet, Catherine (2009). *Les termes d'adresse en français. Comment aider les non-francophones à en comprendre et maîtriser l'utilisation*. Paris : L'Harmattan.

Havu, Eva (2012). « Les stratégies d'adresse en français et en italien » IN *Interactions et interculturalité: variété des corpus et des approches*, Auger, N., Béal, C. & Demougin, F. (éds.). Berne: Peter Lang, pp. 55-79.

Havu, Eva (2013). « L'emploi des pronoms d'adresse dans un corpus français » IN *Représentations des formes d'adresse dans les langues romanes*, Suomela-Härmä, E., Härmä, J. & Havu, E. (éds.). Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki LXXXIX.

Isosävi, Johanna (2010). *Les formes d'adresse dans un corpus de films français et leur traduction en finnois*. Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki LXXIX. [Thèse de doctorat]

Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1998). « L'interaction épistolaire » IN *La lettre entre réel et fiction*, Siess, J. (éds.). Paris : Sedes, pp. 15-36.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1992). *Les interactions verbales, Tome II*. Paris : Armand Colin Éditeur.

Kraenker, Sabine (2014). *Les écrits de la rupture amoureuse dans les textes de gens ordinaires et la littérature française de l'extrême contemporain (2000-2010)*. Helsinki : Publications romanes de l'Université de Helsinki. [Thèse de doctorat]

Nevala, Minna (2004). *Address in early english correspondence : its forms and socio-pragmatic functions*. Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki LXIV. [Thèse de doctorat]

Noailly, Michèle (2001). « Du bon usage du déterminant possessif devant un nom propre de personne » IN *Langage et référence. Mélanges offerts à Kerstin Jonasson à l'occasion de ses soixante ans*, Kronning, Hans & al. (éds.). Uppsala : Studia Romanica Upsaliensia 63, pp. 431-438.

Noailly, Michèle (2005). « Mon cher trésor. Cher et son rôle dans l'interpellation, tant à l'oral qu'à l'écrit » IN *Modèles linguistiques*, Tome XXVI-2, vol. 52, pp. 33-44.

Olivieri, Claude (1980). « Les appellatifs », *Le français dans le monde*, 154, Paris : Hachette/Larousse, pp. 49-56.

Perret, Delphine (1968). « Termes d'adresse et injures », *Cahiers de lexicologie*, 12, Paris : Didier-Larousse, pp. 3-14.

Perret, Delphine (1970). « Les appellatifs. Analyse lexicale et actes de parole », *Langages* 17, pp. 112-121.

Rosier, Laurence (2006). « De l'insulte aux mots doux en français : parcours de discours » IN *Dialogic language use – Dimensions du dialogisme – Dialogischer sprachgebrauch*, Taavitsainen, I., Härmä, J., & Korhonen, J. (éds.). Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki LXVI, pp. 175-194.

Siess, Jürgen (1998). « L'interaction dans la lettre d'amour » IN *La lettre entre réel et fiction*, Siess, J. (éds.). Paris : Sedes, pp. 112-134.

Simonet-Tenant, Françoise (2009). *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*. Louvain-La-Neuve : Bruylant-Academia s.a.

Weil, Sylvie (1983). *Trésors de la politesse française*. Paris : Belin.

## **Corpus**

Schunck, Adèle et Guyet de Fernex, Aimé. *Vingt-cinq ans d'amours adultères. Correspondance sentimentale d'Adèle Schunck et d'Aimé Guyet de Fernex 1824-1849*. Présenté et annoté par Cossart Paula (2005), Paris : Fayard.